

L'ŒIL DE LA POLICE

Publication nationale

Une haine au village

Hebdomadaire



Les rancunes sont plus tenaces à la campagne qu'à la ville. Les esprits, moins distraits par les événements, ont tout le temps de songer au mal qui a été fait et à la vengeance que l'on compte en tirer. La circonstance la plus bénigne et la plus imprévue

(Lire la suite page 21.)

Audacieux cambriolage



Deux hommes masqués ont, pendant la nuit, pénétré au domicile d'un habitant de Chissey-en-Morvan, près d'Autun. Les propriétaires s'étant réveillés, poussèrent des cris de frayeur. Les bandits les menacèrent de mort s'ils bougeaient. Après avoir tout volé, bijoux, titres, argent, ils ont mis le feu à la maison. Les propriétaires ont pu échapper aux flammes.

Une haine au village

(Suite)

déchaîne un jour le drame dans toute son horreur.

Le crime qui vient d'être commis près de Beaugency n'eut pas d'autre cause.

Deux ménages de cultivateurs vivaient en mésintelligence depuis longtemps déjà. Il y a quinze ans, une discussion avait éclaté au sujet d'un mur et d'un puits communs et, depuis ce temps, les querelles étaient fréquentes. L'un des cultivateurs qui s'était montré particulièrement violent, eut même maille à partir avec la justice.

Un soir de la semaine dernière, en revenant des champs, sa femme reprocha à la femme du voisin, d'avoir ouvert une barrière et d'avoir fait sauver ses poules. Des propos injurieux furent échangés sur le chemin, et la première, en s'en allant, tint ce propos : « Nous allons faire parler la poudre. » Son mari survint, mais ne put arrêter la querelle. Il décida alors d'aller chercher le maire ; mais celui-ci était absent. En revenant à son domicile, le cultivateur se rencontra de nouveau avec la femme de son voisin et la discussion reprit de plus belle.

— Je vais chercher mon fusil, dit l'homme.

— Vas-y donc si tu veux, répliqua la femme.

Et l'autre revint, en effet, avec son fusil qu'il avait chargé de deux coups.

— Tire, mais tire donc ! lui cria la femme. A bout portant l'homme tira, tuant net la malheureuse. Le mari de la victime, sorti au bruit de la détonation, menaçait le criminel. Mais celui-ci le mit en joue, le poursuivit et tira une seconde fois, le blessant au bras gauche.

Le coupable a été arrêté dans la nuit par les gendarmes.

Une locomotive à la poursuite d'un voleur

Un mécanicien de l'Ouest-Etat pilotait, à la pointe du jour, une locomotive de manœuvres de Versailles à Viroflay lorsque, avant d'arriver à Porchefontaine, il aperçut trois individus qui s'enfuyaient précipitamment d'une remise appartenant à un entrepreneur, qui a, à cet endroit, d'importants chantiers pour la réfection de la ligne.

Ces individus couraient le long de la ligne en portant des sacs paraissant assez lourds et cherchaient une issue dans la clôture pour se sauver à travers champs.

Le mécanicien accéléra brusquement la marche de sa machine, et quand il fut à la hauteur des fugitifs, il freina rapidement et sauta de sa locomotive qu'il laissa à la garde de son chauffeur.

Les trois voleurs ne s'étaient pas méfiés et l'un d'eux fut désagréablement surpris lorsqu'il se vit solidement empoigné au collet par le brave mécanicien ; jetant à terre un sac rempli de cuivre, le malfaiteur sortit un couteau à cran d'arrêt qu'il jeta en voyant arriver le chauffeur ; hissé sur la machine, cet individu a été ramené à la gare des Chantiers et mis à la disposition du Parquet ; il a été déjà condamné, mais a refusé de faire connaître son domicile.

La pendule détective

Un ingénieur allemand vient d'offrir à la police sa collaboration : il affirme que, si on adoptait certain appareil de son invention, les bandits comme ceux de la rue du Havre seraient vite découverts. Notre homme prétend installer dans le boîtier des horloges de carrefour un cinématographe fonctionnant, ou bien sans interruption, ou sous l'action extérieure de la télégraphie sans fil. L'appareil pourrait ainsi enregistrer tous les mouvements qui se succèdent dans une rue quelconque. On saurait dès lors si, à tel moment de la journée, une personne qu'on recherche a traversé une rue donnée. Puis, en confrontant tous les films recueillis, on établirait avec certitude si la personne est dans la ville.

L'inventeur a baptisé ce dispositif la « pendule-détective ». Il voudrait qu'on l'installât dans toutes les gares et dans tous les carrefours très fréquentés où se dressent des horloges.

Trois pourvois rejetés

La chambre criminelle de la cour de cassation a rejeté le pourvoi formé par Théodore Dourger, âgé de vingt-six ans, domestique de ferme, condamné à mort, le 25 janvier dernier, par la cour d'assises de la Mayenne, pour avoir assassiné une femme de soixante-dix ans, Mme Billet.

Ce crime fut commis au Perray, le 2 décembre 1910.

La même chambre a également rejeté le pourvoi formé par Bourdelet et Delahaye, les assassins de l'ouvrier Ferdinand Richard, de Porchefontaine, qui furent l'un et l'autre condamnés à la peine de mort, le 2 février dernier, par la cour d'assises de Seine-et-Oise.

Ces deux individus avaient fait entraîner, dans un endroit désert, par une fille de leurs amis, la victime qu'ils avaient dévalisée et frappée de quatorze coups de couteau.

La Guigne

Il y a des jours qu'il faut marquer d'une pierre noire, disaient les anciens. Pour marquer la journée qu'il vécut l'autre semaine, ce n'est pas une pierre, mais un tombereau de pierres noires qu'il eût fallu à un dompteur.

Donc, l'autre jour, nous l'avons conté, ce dompteur, installé à Rouen, commit l'imprudence de faire pénétrer une jeune fille dans la cage aux lions. La lionne Coralie se précipita sur cette jeune fille, qu'elle blessa atrocement. Le dompteur, effondré, rentra chez lui : ce fut pour apprendre qu'il devait se séparer d'une personne qui lui était très chère.

Une heure plus tard, le malheureux recevait un télégramme : la seule personne qu'il avait encore, sa grand-mère, venait de mourir !... Absolument fou de douleur sous les coups répétés d'un destin si cruel, le dompteur retourna à sa ménagerie ; un de ses animaux préférés, un léopard, venait de mourir !...

Des gens superstitieux ne penseront-ils pas qu'il y a là autre chose qu'un quadruple hasard, quelque chose de plus terrible encore ?

Une sparte américaine

Les Chamacocos (joli nom), tribu d'Indiens sise au fin fond du Paraguay, suppriment, eux, les inutiles : enfants dégénérés, infirmes et vieillards... Ils les suppriment, — carrément. Et voici de quelle manière, au dire du comte Niemera, l'unique explorateur qui, paraît-il, ait pu jamais entretenir des relations cordiales avec ces aimables Chamacocos...

Le sujet, résigné, vient s'asseoir de lui-

LES JUSTICIERS

Nous avons reproduit, dans notre dernier numéro, une scène qui s'est déroulée à Shilgville (Tennessee). Trois nègres comparaissaient devant les assises pour avoir suriné « quelques » employés de chemins de fer lorsqu'à l'ouïe de leurs forfaits, durant l'audience, un spectateur indigné saisit un revolver de sa poche et tira presque à bout portant sur les méricains qui tombèrent criblés de balles.

Il y eut autrefois à Toulouse un modeste bourgeois qui manifestait une même impatience à châtier le crime.

Pour n'être pas aussi directe, son action n'en fut pas moins ardente.

Agé de la soixantaine, il habitait seul une petite maison sise à l'extrémité du bourg. Et sa peur des malandrins était si lancinante qu'elle le conduisait à des enfantillages imbéciles. Par exemple, il habillait des mannequins avec de vieux dolmans de gendarme et les plaçait ostensiblement à ses fenêtres en l'espérant que leur apparition découragerait les passants louches et suspects qui fréquentaient la route.

Il arriva que, de s'exaspérer, ses trances tournèrent à l'irritation rageuse. Sa fureur maintenant dépassait son épouvante. Il en vint à considérer tous les filous, tous les escarpes anonymes courant le monde comme autant d'en-

mis personnels. Entre eux et lui, propriétaire payant régulièrement l'impôt, une lutte s'engageait, inexorable.

Et ses vagues instincts combattifs prirent une forme précise.

Chaque fois que les assises de la Haute-Garonne condamnaient un criminel d'importance, il attelait sa carriole et partait pour Toulouse. Il descendait aux portes du Palais, attachait son cheval à la grille et montait droit au greffe. Là, passionnément, il implorait qu'on lui permit de collaborer aux « écritures » nécessitées par le verdict rendu la veille. Il suppliait qu'on lui donnât une part, « sa part », dans l'œuvre de justice et de châtiement, que la joie lui fût enfin laissée d'assouvir les rancunes dont il crevait.

S'agissait-il d'une peine capitale, — il s'empressait, grotesque, lugubre : — Mes bons messieurs, de grâce, par pitié, hâtez-vous, je vous en prie. Que le dossier nous revienne bien vite. Que l'échafaud se dresse !

Il n'était soulagé qu'après l'exécution... Même, il faisait des voyages exprès dans les départements voisins pour voir fonctionner la guillotine... D'ailleurs, il est mort fou.

même devant le chef et la famille réunis. Il incline la tête. Le fils de la maison se place doucement derrière la victime, se dresse de son haut sur la plante des pieds, élève à bout de bras un gourdin formidable et, vigoureux, habile, fait éclater le crâne d'un seul coup. » Un beau coup !

Une fortune dans un gilet

Un gardien de la prison de la Santé est venu apporter au Parquet douze billets de mille francs qui avaient été trouvés sur un détenu.

Celui-ci, âgé de vingt-huit ans, qui, la veille, s'était vu condamner à deux ans de prison pour vol d'une somme de cinquante mille francs, avait été transféré du Dépôt à la Santé. En le soumettant à la fouille, un gardien fut surpris par le volume un peu anormal de l'ourlet du gilet de flanelle du détenu. On examina attentivement ce vêtement, l'ourlet fut décousu et on trouva douze billets de mille francs roulés avec soin et guère plus gros qu'un mince cordonet. Ces billets étaient disposés les uns à la suite des autres dans l'ourlet qui était piqué artistement à la machine.

L'inculpé avait été fouillé plusieurs fois antérieurement, au Dépôt notamment, et la cachette n'avait pas été découverte.

Les « Bedides » affaires

Les gens d'affaires ont profité des événements de Chine pour y développer leur petit commerce.

On cite des maisons anglaises qui mettaient publiquement en vente des bombes, avec la manière de s'en servir.

D'ailleurs, elles les offraient aux révolutionnaires comme aux défenseurs du trône, — indifféremment... Neutralité !

L'annonce qui suit a paru dans le Peking and Tientsin Times : « Nobel's explosives Co limited, Glasgow.

Le danger des armes à feu



Dans un bureau, deux jeunes employés essayaient un revolver. L'un d'eux avait placé l'arme sur son bureau et s'amusa à la charger. Une cartouche entrant difficilement, le jeune homme la força d'une pesée de la main. A ce moment une détonation retentit, cependant que son camarade s'écroulait, atteint d'une balle au milieu du front.

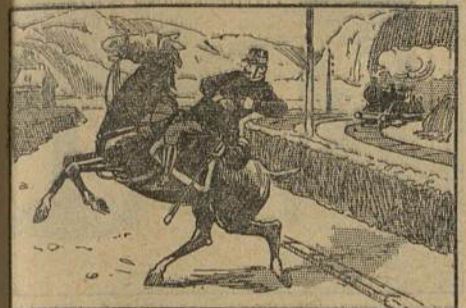
Le blessé fut transporté à l'hôpital Broussais où l'opération de la trépanation fut aussitôt tentée. Mais son état n'en paraît pas moins désespéré.

Les Faits-Divers de la Semaine

OUVRIER BLESSÉ. — Un scieur de long, demeurant à la Condre, était occupé à l'équarrissage d'un arbre. La hache dont il se servait ayant manqué le but, lui atteignit la jambe droite, et occasionna une plaie profonde et longue de six centimètres. **BUAY.**

GRAVE ACCIDENT. — Un grave accident est survenu dans la commune de Barnand. Un fermier a été sérieusement blessé par la chute d'une porte à coulisse qui, s'étant détachée, lui tomba sur les reins.

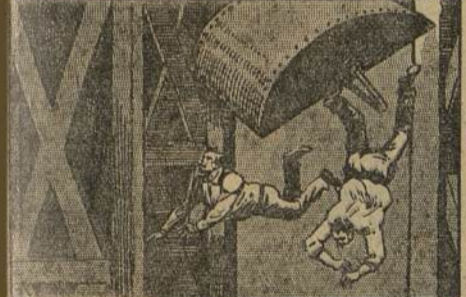
Relévé immédiatement par des voisins accourus aussitôt, il fut conduit à son domicile, où il reçut des soins. Le médecin, qui craint des lésions internes, n'a pu se prononcer de suite sur la gravité de la blessure. **SAINT-GENGOUX-LE-NATIONAL.**



CHUTE DE CHEVAL. — Au cours d'une manœuvre un chef de bataillon d'infanterie suivait à cheval la route qui longe la voie ferrée. Son cheval prit peur au passage d'une locomotive et se cabra, désarçonnant le cavalier qui fut projeté à terre, la tête contre les pierres qui bordent la route. On désespéra de sauver le malheureux officier. **ARLES.**



CRIME ET SUICIDE. — On découvrait ces jours derniers dans un bois, à Murmais, les cadavres criblés de balles d'une propriétaire de la commune et de son neveu, âgé de 15 ans. Ce dernier tenait encore un revolver dans sa main crispée. On apprit bientôt que le jeune homme avait tué sa tante et s'était suicidé ensuite. **SAINT-MARCELLIN.**



UNE MORT TERRIBLE. — En descendant au fond d'une carrière, une benne qui contenait deux ouvriers brisa un de ses câbles et versa. Les deux carriers furent précipités au fond du puits. La benne retomba sur les infortunés. L'un d'eux qui avait les deux jambes et un bras brisés et des blessures atroces sur tout le corps ne tarda pas à expirer. **BOURBON-LANÇY.**

LE MYSTÈRE DU VIADUC

Grand roman Policier

Par Michel NOUR

VI (Suite.)

Mais Grimaldin refusa. — Non, dit-il sagement, il faut garder notre tête solide, car nous avons à agir dès ce soir. — Tu as un plan ? — Non ; mais il faut nous orienter, chercher une piste. — Comment ? — Chaussagnol qui devait partir pour Londres ce matin, a ajourné son voyage à demain. D'ici là, qui sait ? il peut nous fournir un renseignement ? — Veux-tu que j'aie le lui demander ? — Tu plaisantes, mais c'est sérieux. Contenté-toi de surveiller le domicile du bonhomme ; rue Leblanc n° 7, je connais l'endroit. Va te poster aux alentours ; ne perds pas la porte de vue. S'il sort, suis-le ; si...

— Bon ! interrompit Narcisse ; je comprends fort bien ; mais il y a un tout petit détail que tu oublies, c'est que je ne l'ai jamais vu, moi, le particulier ! — Grimaldin se gratta la tempe. — Alors, j'irai avec toi, puisqu'il le faut ; mais c'est dommage ; moi, avec ma bosse, on me reconnaît trop facilement !... Enfin, à ce soir. Et, confiants dans leurs projets, les deux camarades se séparèrent.

Grimaldin, serrant sous son bras sa serviette bourrée d'actes, se prit à galoper pour rattraper le temps perdu et ne pas recevoir à son retour une sermon de M^e Chamberlot.

VII

C'est dans les grandes villes, principalement à Paris, pour la France, que se cachent les plus lamentables épaves de la misère humaine. Outre les produits du vice, les natures dégénérées, les criminels de tous ordres, il y a aussi, en nombre plus important qu'on ne le croit, les victimes de la malchance, les déclassés devant qui la société a fermé les portes auxquelles ils ont frappé et qu'ils croyaient voir s'ouvrir, toutes grandes, avec le « Sésame ouvre-toi » de leurs diplômes universitaires.

Si certains de ces malheureux sont à blâmer, tous sont à plaindre. Quelques-uns ont descendu la pente fatale — si difficile à remonter ! — à la suite d'une faute plus ou moins grave. Qui sait s'ils n'ont pas suivi l'exemple de camarades aussi coupables mais plus adroits et en conséquence impunis ? D'autres furent simplement victimes de la ruée universelle vers les situations dites libérales. Préparés inconsidérément pour des postes déjà brigüés par trop de candidats, ils sont restés confondus dans la masse anonyme de ceux qui n'arrivent pas. Dehors, c'est le pavé, c'est le froid, la faim... Ils ont d'abord souffert avec cette énergie

* Voir les numéros 161 à 166.

admirable que donnent la jeunesse et l'espérance.

Puis la patience se lasse : on se révolte ou on se résigne ; mais c'est toujours le mal inexorable de la vie manquée et misérable.

Tel qui aurait pu être bon ouvrier, travailleur laborieux et capable, usé sur des livres qui ne lui ont appris que le désenchantement, demeure inapte à toute besogne manuelle. Souvent, la bonne volonté ne manque pas ; mais comment être embauché là où il y a déjà pléthore de bras expérimentés ? Quelques-uns s'en tirent à force de courage, de santé et d'adresse.

D'autres cessent résolument d'être honnêtes et vont grossir l'armée des escrocs, des cambrioleurs, des mandrins de tous grades. D'autres enfin endorment la rancune au fond de leur cœur et espèrent contre toute espérance dans l'abjection où ils sont plongés.

Ceux-là sont les parias de la canaille qui les dédaigne et les méprise comme imbeciles. Une barrière les sépare du mal ; une autre les exclut du bien.

Ils ont trop d'horreur pour le crime et pas assez d'énergie pour la vertu.

C'est la déchéance pitoyable des faibles. Combien d'infortunés passent ainsi dans les asiles de nuit, dans les refuges charitables, dans les bouges où l'on couche pour quelques sous !

Il y a aussi les abris précaires des chantiers de construction et le dessous des ponts.

Le soir où René Guimont avait été victime de l'attentat que nous avons raconté, un de ces malheureux déclassés, connu dans le monde spécial dont nous venons de parler sous le nom de « Diogène » — parce que, ayant bu, il aimait à raconter l'histoire et à vanter la morale spéciale du philosophe grec — venait de s'assoupir dans l'angle le plus favorable de la culée gauche du viaduc du Point-du-Jour, lorsqu'un bruit insolite le tira brusquement de sa torpeur.

Diogène, surpris, se frotta les yeux pour se réhabituer à la demi-obscurité ; bientôt, accoutumé à toutes les alertes nocturnes, il eut retrouvé l'usage de son excellente vue.

Il s'assura que rien ne le menaçait. Tout paraissait désert autour de lui. Une masse sombre s'allongeait à quelques pas sur le fleuve.

C'était un bateau chargé de sable qui stationnait, interrompu dans sa navigation par une légère avarie au remorqueur.

Ayant inspecté minutieusement la berge, Diogène allait se recoucher, dans son vaste mais peu confortable dortoir, lorsque son regard se porta sur le chaland.

Soudain il tressaillit.

Quand il s'était installé sous le pont, une heure auparavant, il était certain que tout était désert autour de lui.

Maintenant, il croyait distinguer un corps humain étendu sur le sable.

— Diable ! murmura Diogène, est-ce que j'aurais été témoin d'un drame sans m'en douter ?... Après tout, ce n'est pas mon affaire. Diogène ne serait pas sorti de son ton-

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite.)

OCTOGÉNAIRE BRULÉE VIVE. — Une vieille femme de 81 ans, s'étant trop approchée du feu, ses vêtements s'enflammèrent.

La pauvre femme se précipita dans la chambre voisine, mais lorsqu'elle y pénétra, elle n'était plus qu'une torche vivante. Son mari, vieillard impotent, dut assister, impuissant, à cet horrible spectacle. Lorsqu'à ses cris les voisins accoururent, l'octogénaire, presque entièrement carbonisée, agonisait. Elle ne tarda pas à succomber dans d'horribles souffrances. **AUXERRE.**



TUÉ D'UN COUP DE BOULE. — Sur la place publique de Maillac des jeunes gens jouaient aux boules. Non loin est situé le four banal. Un homme de 60 ans, père de famille, en sortait. A peine avait-il fait quelques pas qu'une boule vint le frapper à la tempe. Il s'affaissa inanimé. On lui prodigua des soins empressés, mais qui furent inutiles. Il mourut sans avoir repris connaissance. **LE PUY.**



NOYÉES DANS UN ÉTANG. — Deux sœurs jumelles dont le père est jardinier dans une propriété de la commune de Nohant-en-Françay, étaient atteintes de neurasthénie. Elles sortirent de chez elles un matin en laissant une lettre dans laquelle elles annonçaient leur intention de se donner la mort. On a retrouvé leurs cadavres dans une pièce d'eau voisine. **BOURGES.**



RIXE. — A l'heure de la rentrée des ouvriers, aux ateliers, une rixe éclata entre deux ouvriers à propos d'affaires de famille qui avaient laissé une rancune entre eux. L'un d'eux mordit cruellement au poignet son adversaire qui tomba sur le sol, se fracturant la cheville gauche. **SAINT-CHAMOND.**

AU TRIBUNAL CORRECTIONNEL

UNE VÉNUUS DANS LE CRESSON

(Suite et fin.)

Afin d'entasser preuves sur preuves, les trois hommes s'attablent, confectionnent des grogs et passent la nuit à jouer à la manille. A l'aube naissante, le mari avait perdu deux cents francs, mais il réquisitionna un agent, qui verbalisa bel et bien.

Voilà ce qui concerne la plainte du mari, qui a cité sa femme sous l'inculpation de violation de domicile. Les deux témoins viennent affirmer sous la foi du serment qu'en leur présence aucun rapprochement n'a eu lieu entre les deux époux.

LE PRÉSIDENT. — C'est été du propre. En tout cas, plaignant, puisque vous n'êtes ni divorcé, ni séparé de corps par décision de justice, votre femme avait non seulement le droit mais encore le devoir de réintégrer votre domicile.

BARBUISOT. — Elle est un peu forte, celle-là... Et s'il y a un moutard sous roche ?

LE PRÉSIDENT. — Ce n'est pas la question qui se pose pour le moment.

LA PRÉVENUE. — Merci, monsieur le président.

* Voir le numéro 166.

dent. Alors, c'est fini ?... je puis m'en aller ?...

LE PRÉSIDENT. — Pas encore, madame. Vous êtes poursuivie encore sous une autre inculpation, plus grave celle-là, à la requête du parquet ! Nous allons examiner maintenant l'outrage public à la pudeur.

L'agent qui a verbalisé est entendu.

LE PRÉSIDENT. — Vous n'aviez, agent, aucun droit pour verbaliser contre la prévenue dans cette querelle entre une femme et son mari, puisqu'il n'y avait ni scandale public, ni voies de fait et que vous n'aviez reçu aucun ordre de vos supérieurs.

L'AGENT. — Que j'en ignorais, mon président. Que je ne savais pas que je devais opérer l'arrestation du mari... Une autre fois...

LE PRÉSIDENT, haussant les épaules. — Une autre fois tâchez de vous montrer plus intelligent.

L'AGENT. — Oui, mon président... Que si un mari vient me réquisitionner, que je le fiche dedans comme un tambour... et au trot...

LE PRÉSIDENT. — Une autre fois demandez des instructions à vos chefs.

L'AGENT. — Oui, mon président.

LE PRÉSIDENT. — Dites-nous maintenant ce que vous avez vu.

L'AGENT. — Que je me suis approché du lit et que j'ai dit poliment à la particulière : « Au nom de la loi, habillez-vous et suivez-moi sans rouspéter. » Elle m'a dit qu'elle n'avait pas de vêtements. Alors je lui intime l'ordre de s'enrouler dans un drap et dans une couverture

pour que je la conduise au poste dans une tenue décente et de rigueur.

LE PRÉSIDENT. — Qu'a fait cette dame ?

L'AGENT. — Alors elle est sortie du lit.

LE PRÉSIDENT. — Qu'avait-elle comme costume ?

L'AGENT. — La peau, mon président.

L'agent explique que Claudine Barbusot s'est alors vivement dirigée sur la fenêtre qui était entrouverte et qu'elle s'est précipitée toute nue dans la rue.

LE PRÉSIDENT. — De quel étage ?

L'AGENT. — Du premier étage, mon président, à moins que ce ne soit de l'entresol. J'ai jamais pu savoir si ce premier étage était un entresol...

LE PRÉSIDENT. — Vous vous êtes mis à la poursuite de la prévenue ?

L'AGENT. — Oui, mon président, mais j'ai pris par l'escalier. Je n'ai vu personne. Il n'y avait dans la rue que des charretiers qui conduisaient des voitures aux Halles ; je leur ai donné le signalement de la dame, mais aucun d'eux n'a pu me renseigner à ce sujet.

La clef de ce mystère ? La belle Claudine, très forte en gymnastique, très audacieuse, très adroite, s'était jetée, au passage, sur une voiture de maraîcher chargée de cresson. Elle avait eu la chance de tomber juste dans un de ces hauts paniers cylindriques qui servent spécialement au transport de la santé du corps et elle s'était blottie au fond sans donner signe de vie.

LE PRÉSIDENT. — Ce n'est qu'au moment de la vente à la criée, madame, que le maraîcher s'est aperçu de votre présence au sein de sa marchandise. Il s'est écrié avec une stupéfaction bien légitime : « Une Vénus dans mon cresson ! » Alors tout le monde des Halles s'est approché. Comme vous ne vouliez pas sortir de votre abri, on a dû vous en extraire de force.

LA PRÉVENUE. — Je ne pouvais pourtant pas m'exhiber...

LE PRÉSIDENT. — Un agent de service a verbalisé contre vous ; il était dans son droit, celui-là. Il vous a fait rentrer dans votre panier et vous a transportée ainsi jusqu'au bureau du commissaire. Votre tête passait à un bout, vos pieds à l'autre ; la pudeur publique n'était plus outragée, mais il était trop tard. Reconnaissiez-vous les faits ?

LA PRÉVENUE. — J'avais perdu la tête. La conduite inqualifiable de mon mari...

LE PRÉSIDENT. — Nous allons procéder à l'audition des témoins du délit.

Ils viennent, quatre ou cinq, successivement, raconter la bonne fortune qui leur est échue de se rincer agréablement l'œil gratis et pro Deo. Ils affirment tous que leur pudeur n'a pas été outragée. Le tribunal acquitte la femme Barbusot du chef de violation de domicile, et, pour outrage public à la pudeur, il la condamne à huit jours avec sursis et cinquante francs d'amende.

Le greffier.

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

VICTIME D'UN SATYRE. — Une fillette de quatorze ans revenait d'une fosse des mines de Noux, où elle avait fait des achats, lorsqu'un jeune homme la suivit. Pour abrégé son chemin, l'enfant avait pris à travers champs. L'individu se précipita sur elle, lui asséna de violents coups sur la tête, la terrassa et lui fit subir les derniers outrages. En rentrant chez elle, la victime prévint ses parents qui avisèrent la gendarmerie. Celle-ci, après une minutieuse enquête, parvint à découvrir le coupable, un houilleur de 23 ans.

LILLE.

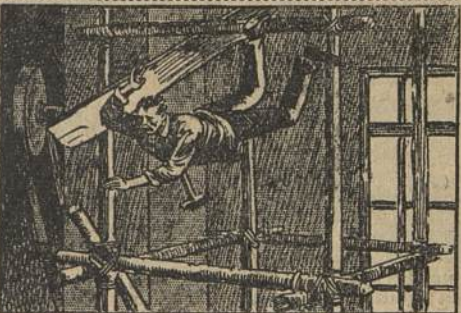
VOYAGE PÉRILEUX. — On a arrêté un individu dépourvu de tout papier permettant de contrôler son identité. Pour gagner la Belgique sans bourse délier, cet individu s'était dissimulé sous le tender d'une locomotive. On l'a interrogé à Béthune : le parquet a fait demander des renseignements à Paris et à Lyon pour savoir s'il n'y a pas corrélation de noms entre lui et un individu soupçonné de l'attaque du train postal.

HÉNIN-LIÉTARD.



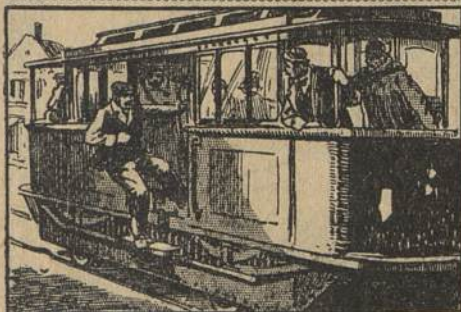
RIXE ENTRE FRANÇAIS ET BELGES. — Au hameau du Machin-Cardon, plusieurs ouvriers étaient attablés dans un estaminet. Survinrent plusieurs gars de ferme, de nationalité belge. Une discussion éclata aussitôt. La dispute continua dehors et un des ouvriers fut assommé à coups de bâton.

BOUVES.



TOMBÉ D'UN ÉCHAFAUDAGE. — Dans une filature, un mécanicien, travaillant pour le compte d'un entrepreneur, était monté sur un échafaudage élevé de cinq mètres. Soudain, il vint s'écraser sur le sol. Il porte de graves contusions et ressent des douleurs internes. Son état est grave.

LOOS.



GRAVE ACCIDENT. — Un ouvrier menuisier ayant voulu monter dans un tramway en marche, glissa et tomba sur le sol. Sa main droite s'étant placée sur le rail fut horriblement broyée. Seul, le pouce était adhérent à la partie postérieure de la main.

FLERS-BRENG.

beau pour Alexandre le Grand ; dois-je sortir de mon arche pour un machabée ?

Cependant, le vagabond hésitait. — Je voudrais pourtant bien savoir, pensa-t-il, si le particulier est mort ou vivant... Voilà que je deviens curieux comme une jolie femme... C'est un vilain défaut... Bah ! en fin de compte, qu'est-ce que je risque ?...

Il fit quelques pas, atteignit une barque amarée au quai, donna de la longueur à la chaîne et, d'une poussée, lança la pointe de l'embarcation vers le chaland qui n'était qu'à quelques mètres.

En moins d'une minute, Diogène avait atteint son but.

Il s'empara de la lanterne verte qui brillait à l'arrière du bateau et s'approcha avec précaution de l'inconnu.

Celui-ci ne fit pas un mouvement. Diogène souleva la tête et les bras qui tombèrent ; une épaule craqua comme si les os étaient brisés.

L'inconnu ne laissa échapper aucun gémissement.

— Je vois ce que c'est, murmura Diogène ; il a dû tomber de là-haut et il s'est tué sur le coup. Dominage... Un beau jeune homme comme ça !... Enfin, la vie lui réservait peut-être de cruelles épreuves... Nul ne sait ce que lui réserve l'avenir... *Est modus in rebus!*

Diogène approcha sa lanterne du visage de l'inconnu qui n'était autre, on l'a deviné, que René Guimont.

Le teint était blafard, les yeux clos, les lèvres décolorées.

— Il est bien mort, conclut le vagabond. Mieux vaut alors ne pas s'en occuper puisqu'il n'a plus besoin de secours. Et puis, à moi, ça ne pourrait que me procurer un tas d'ennuis. Et j'en ai déjà bien assez ! Allons, il ne me reste plus qu'à prendre congé et à changer d'appartement pour cette nuit ; je n'aime pas à faire la veillée dans les maisons mortuaires... *Primum vivere...*

Le vagabond latiniste allait s'éloigner, quand il se ravisa.

Il posa sa lanterne et s'assit, couvrant la lumière avec le pan déchiqueté de sa redingote pisseuse et trouée.

— Réfléchissons peu, mais réfléchissons bien.

Il mit sa tête dans ses mains et continua de penser :

— Quand deux êtres se trouvent en présence dans la vie, il y en a toujours un des deux qui peut rendre service à l'autre. Or, je ne puis rendre aucun service à ce beau jeune homme. Donc, c'est moi qu'il doit aider, *post mortem*... Comment ? C'est bien simple. Il a des habits soignés et je suis en guenilles... Pour aller où il va, le costume importe peu... Tandis que moi, j'ai besoin d'un complet... Dois-je hésiter ? Le troc me paraît tout indiqué. En somme, à qui ferai-je du tort en m'appropriant ces effets que le ciel paraît m'envoyer ? Taisez-vous, ma conscience et laissez-moi faire : mon corps s'en trouvera bien, « guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère ! » Allons, c'est dit ! Et honni soit qui mal y pense !...

Ayant ainsi conclu, Diogène se releva et se mit en devoir de déshabiller le malheureux René.

Tout en se livrant à cette besogne, il continuait de monologuer comme pour endormir de persistants scrupules :

— On dit qu'il faut saisir l'occasion par les cheveux ; je l'ai toujours rencontrée chauve ! Pour une fois qu'elle se présente avec le crâne moins lisse, ce serait trop idiot de ne point en profiter... Je ne voudrais voler personne ni faire du tort à qui que ce soit... Mais le particulier auquel je fais cet emprunt ne m'en voudra pas du léger dommage que je lui cause. La perte de ses habits n'empêchera pas qu'on le reconnaisse...

Diogène achevait de dépouiller le jeune homme ; il ne lui laissa que ses chaussures après avoir comparé les semelles avec les siennes.

— Dommage, murmura-t-il, qu'il chausse

trois pointures au-dessous de moi ! Mais j'aurais beau faire : ça ne rentrerait jamais !

Le vagabond se déshabilla à son tour. Ce ne fut pas long.

En quelques secondes il se fut débarrassé des hardes qui le couvraient.

— Br ! fit-il grelottant, l'installation manque de confortable ! il y a des courants d'air dans ce cabinet de toilette !...

Rapidement, il se revêtit avec les effets de René.

— Et je n'ai pas seulement une glace pour me mirer, reprit-il ; je dois pourtant être bien changé maintenant... Au point de douter si je me reconnaisrais seulement moi-même !... — Allons, en route, je n'ai plus rien à faire ici...

Mais il s'arrêta encore. Un dernier scrupule lui était venu.

— Qui sait si les morts sont aussi insensibles qu'on le prétend ?... Gallien dit oui, Hippocrate dit non... Dans le doute, abstiens-toi... Non, au contraire, je vais recouvrir ce malheureux... quand ce ne serait que pour le préserver des regards indiscrets...

Et, soigneusement, Diogène étendit les hardes qu'il venait de quitter sur le corps de la victime.

— A présent, adieu... et merci !... Le vagabond regagna la berge au moyen de la barque qui l'avait amené.

Puis, sans plus attendre, il monta jusqu'au quai sur lequel il ne mit les pieds qu'après s'être assuré qu'il était complètement désert.

Minuit sonna à plusieurs horloges dont les sonorités diverses paraissaient se répondre dans les ténébres.

— L'heure du crime... murmura Diogène... Pourtant, j'ai conscience de n'en avoir commis aucun...

Et il croyait fermement qu'il n'avait rien accompli de mal.

Après un dernier regard sur le bateau funèbre qui ne lui apparaissait plus que comme une large tache noire sur le fond déjà sombre du fleuve, le vagabond s'éloigna rapidement.

Il marcha longtemps avant de s'arrêter, en proie à la crainte d'avoir été épié et suivi.

Mais, peu à peu, le calme lui revenait avec la certitude de l'impunité.

Diogène, à présent qu'il se trouvait au chaud dans ses nouveaux vêtements, éprouvait le besoin de la faim et de la soif, comme si le premier élément de bien-être dû immédiatement appeler les autres.

Il se dirigea donc vers les Halles après s'être assuré que dans une poche se trouvait un porte-monnaie garni.

Toutefois, avant de pénétrer dans les rues animées toute la nuit qui avoisinaient le grand marché aux denrées, Diogène voulut explorer plus minutieusement les habits qu'il venait de revêtir...

Il trouva d'abord de menus objets : clés, mouchoir, fume-cigarettes, qui ne l'intéressèrent pas.

Enfin, un portefeuille. Il en examina le contenu à la lueur d'un réverbère et retint à grand-peine une exclamation en découvrant les billets de banque qu'y avaient placés Pitard et Bec-de-Lièvre.

Une seconde il hésita. Jamais encore Diogène n'avait volé. L'importance de la somme l'effrayait.

Enfin, il prit son parti. — Il est trop tard, maintenant, pour reculer ! décida-t-il. *Alea jacta est!*

Il prit les billets qu'il fourra dans une poche et jeta dans une bouche d'égout le portefeuille avec les autres papiers qu'il contenait.

Après quoi, encore un peu tremblant, il se dirigea vers la rue Vauvilliers, entra dans un cabaret, et se fit servir une soupe à l'oignon avec un litre de vin.

(La suite au prochain numéro.)

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

ENNEMIS DE LA POLICE. — Vers sept heures du soir, un manœuvre âgé de trente-quatre ans, voulait monter dans un tramway en marche. Il calcula mal son élan et tomba sur la chaussée sans se faire de mal.

Un agent, sur réquisition du conducteur du véhicule, s'avança pour prendre l'identité du manœuvre. Un compagnon de ce dernier, terrassier, prit à partie l'agent et lui donna un coup de poing. Le manœuvre, se voyant soutenu, trappa lui aussi le représentant de la loi.

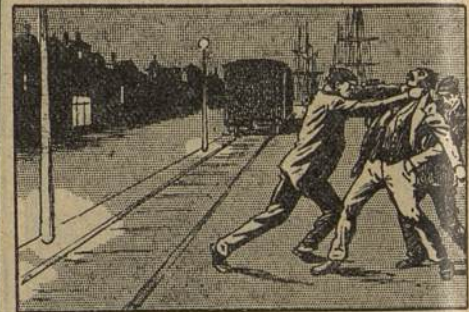
D'autres gardiens de la paix, intervenus, appréhendèrent les deux énergumènes, qui furent envoyés à la prison municipale, sous l'inculpation de coups à agents.

BORDEAUX.



LA COLÈRE DU CIMETIER. — Pendant qu'un cimetier travaillait boulevard de Canéran, il fut interpellé par un ouvrier qui le traitait de fainéant. Le cimetier invita l'individu à se retirer, mais celui-ci tira sur lui un coup de revolver sans l'atteindre ; puis il s'arma d'un couteau et blessa le cimetier à la main. Le forcené a été arrêté.

BORDEAUX.



UNE AGRESSION. — Vers dix heures du soir, sur les quais, un passant a été assailli par deux individus qui s'étaient dissimulés derrière des baraques. Pendant que l'un le serrait à la gorge, l'autre fouillait dans ses poches et lui enlevait un paquet de tabac. C'est là tout le butin des deux filous que la police recherche activement.

BORDEAUX.



TUÉ A COUPS DE SERPE. — Un vieillard, âgé de 74 ans, cultivateur dans la commune de Challane, a été assailli dans sa maison pendant la nuit ; on a retrouvé son corps le lendemain matin : il était couvert de blessures causées par des coups de serpe. Le vol a été le mobile du crime.

LES SABLES-D'OLONNE.

LE 5% DE L'AMITIÉ

Les gens sont comme les jours : ils se suivent et ne se ressemblent pas, surtout un homme à la femme qu'il suit. Heureusement pour celle que suivait Balisier, car alors il ne l'aurait certainement pas suivie avec la persistance qu'il y a mise ; son physique, à lui, explique pourquoi à ses projets d'amour elle a répondu : « Invitez-moi à souper et nous causerons à table. »

Comme on ne soupe pas à huit heures du soir, Balisier, qui n'avait pas le sou, donne rendez-vous à la belle pour dix heures, à un endroit convenu, et court immédiatement à la recherche d'un ami qui veuille bien lui prêter 5 francs. Il rencontra justement Menu, un intime, qui lui rendit ce service.

Mais les affaires étant les affaires, et Menu appliquant ce principe, le cas échéant, nous allons voir où il a conduit son emprunteur qu'il avait obligé.

Le voici plaignant en police correctionnelle, contre Balisier, qui, dit-il, lui a cassé les reins, ce qui est une façon de parler.

M. LE PRÉSIDENT, au prévenu. — Vous reconnaissez avoir frappé Menu ?

BALISIER. — Mon président, vous êtes un homme trop juste pour ne pas comprendre que vous en auriez fait autant à ma place.

M. LE PRÉSIDENT. — Non.

BALISIER. — Parce que vous ne savez pas l'affaire.

MENU. — L'affaire ? Elle est bien simple : un particulier qui vient m'emprunter cent sous pour aller dîner avec une femme, et qui me casse les reins parce que je veux qu'il me rende mon argent.

BALISIER. — Oh ! son argent !... 174 francs, mon président.

M. LE PRÉSIDENT, au plaignant. — Vous lui avez prêté 174 francs ?

MENU. — Non, cent sous ; mais faut savoir.

BALISIER. — Oui, faut savoir, et si tu m'embêtes, je te poursuis comme usurier.

M. LE PRÉSIDENT. — Enfin, s'il vous a prêté 5 francs, comment avec ça réclame-t-il 174 francs ?

MENU. — Parce qu'il me les doit.

BALISIER. — Voilà, mon président, faut vous expliquer pour que vous compreniez que cet homme-là, c'est des gens bons à tuer : il me prête cent sous, mais il me dit : « Les affaires sont les affaires, tu vas me signer un billet de 6 francs à un mois et tu payeras un verre. » Moi, ayant la personne qui m'attendait pour dîner, je signe le billet et je paye un verre.

Au bout du mois, n'ayant pas les 6 francs, le sieur Menu fait protester le billet, et me v'là un prêt de 7 francs pour un billet de 6 francs. Alors Menu me dit : « Je vais te le renouveler ; 6 et 7 font 13, plus l'intérêt ;

tu vas me faire un billet de 15 francs à un mois. » N'ayant pas les 15 francs au bout du mois, il fait protester le billet, ce qui le met à 22 francs, et je lui fais un troisième billet de 25 francs à un mois.

M. LE PRÉSIDENT. — Et vous êtes arrivé à 174 francs ?

BALISIER. — Pensez, ça a duré dix-huit mois de renouvellement en renouvellement. Alors, voilà que le sieur Menu ne veut plus renouveler, disant que c'était assez comme ça, et il m'assigne devant le juge de paix, qui me condamne à payer cent cinquante et je ne sais plus combien au sieur Menu, même qu'il l'a roulé ferme en le traitant d'usurier. Alors, mon président, il lève le jugement, et comme il sait que j'ai un petit mobilier gentil, du temps que je n'étais pas veuf, voilà qu'il me fait le compte de ce que je lui devais, plus les frais de juge de paix, et qu'il me fait saisir mon mobilier.

M. LE PRÉSIDENT. — Tout cela pour 5 fr.

MENU. — Pour aller avec une femme ; ça ne mérite pas de considération, et j'étais dans mon droit ; s'il avait payé son billet de 6 francs, ça ne serait pas arrivé.

M. LE PRÉSIDENT. — Enfin, les coups ?

BALISIER. — Je reviens, mon président, à ce que je vous disais : faire arriver une pièce de cent sous à 174 francs et faire saisir un camarade... Alors, moi furieux... j'ai été le trouver et... voilà.

M. LE PRÉSIDENT. — Eh ! bien, vous avez eu

tort. (Au plaignant :) Quant à vous, vous en remontrerez à Harpagon.

MENU. — Je ne le connais pas.

Le tribunal condamne Balisier à 50 francs d'amende.

Jules Moïnaux.

2.850.000 francs

en espèces peuvent être répartis entre les lecteurs de l'Illustré National, achetant le numéro de cette semaine qui contient un Numéro de Valeurs à lots garanties par l'Etat. Pour cinq centimes vous avez une lecture amusante des histoires drôles et les moyens de voyager gratuitement en chemin de fer, en automobile et en aéroplane. Achetez aujourd'hui l'Illustré National. En vente partout.

LA GOUTTE DE SANG

Grand roman dramatique

PAR JULES MARY

TROISIÈME PARTIE

Perdus dans Paris

IX (Suite.) *

Il hésitait !... Oui, cela était évident à son silence, à sa souffrance même, car il souffrait... Il hésitait... Et ce fut, pour Modeste, une minute tragique.

— Ah ! Dieu, inspirez-lui un peu de repentir...

Elle vint à lui, par derrière, se pencha et dit, en confidence :

— Toute ma vie, je me souviendrais de celui qui m'aurait sauvée... je m'en souviendrais avec émotion... Vous seriez sûr qu'il y aurait quelque part une femme dont l'âme se troublerait, lorsque votre nom serait prononcé devant elle... et qui vous défendrait... Oui, qui vous défendrait, en racontant que vous avez eu pitié de moi, de ma faiblesse, de mon désespoir... que vous n'avez fait qu'écouter ce qui reste de bon en vous, et que vous ne m'avez rien demandé en échange... N'est-ce donc rien qu'un pareil souvenir ?...

Il hésitait...
Chaque seconde écoulée la rapprochait du salut ou de la perte...

De la vie ou de la mort...
Enfin il se leva... les traits décomposés... les yeux rouges...

Où, cet homme avait pleuré, versé de vraies larmes... larmes de colère ou d'amour...

— Sauvez-moi ! Sauvez-moi ! !...
Hélas !

Il la regarda longtemps, longtemps... puis il haussa les épaules... il eut un éclat de rire nerveux... où il y avait des sanglots, rancune, passion, douleur :

— Hors d'ici vous n'auriez plus, pour mon frère comme pour moi, que de l'horreur... Vous me mentez... que votre destinée s'accomplisse !...

Et il disparut...
Alors, la pauvre enfant se sentit perdue...

Le courage — le calme factice — qu'elle montrait depuis une heure s'évanouit pour faire place au désespoir morne...

Elle eut une crise de nerfs.
Lorsqu'elle en sortit, lorsqu'elle eut, de nouveau, la force de réfléchir, ses réflexions furent si accablantes qu'elle murmura :

— Je voudrais ne plus penser à rien...
De quel côté qu'elle se tournât, le danger était aussi grand, aussi inévitable.

Elle était prisonnière, de corps et d'âme, pareillement... car elle ne pouvait sauver ni son corps, ni son âme... La possibilité de mourir lui était enlevée... Et c'était peut-être le supplice le plus affreux de se sentir à la merci du bandit et de pouvoir compter les heures, les minutes, qui la séparaient de la minute odieuse, de l'heure de honte où elle ne serait plus qu'une victime sans force, une agonisante plutôt, dans les bras du misérable.

— Vous aurez deux jours pour vous résigner ! avait-il dit.

Et il savait bien que ce serait deux journées lancinantes durant lesquelles Modeste ne pourrait détacher sa pensée de cette vision... Il avait compté, à n'en point douter, sur l'épuisement nerveux qui en résulterait. Et c'était cet épuisement, cette demi-mort, qu'il appelait la résignation.

Deux jours !
En effet ce fut bien ainsi qu'elle vécut, la pensée fixée avec une sorte d'obstination malade sur la fin de la deuxième journée.

* Voir les numéros 128 à 166.

Longtemps après le départ de Denis, elle reprit encore un peu de courage et tenta de nouveau de faire le tour de sa prison.

Nous disons : « Longtemps après le départ de Denis », sans qu'elle pût préciser si Denis était parti depuis cinq minutes ou depuis des heures.

Elle n'avait rien, ni pendule, ni montre, ni point de repère, qui pût lui permettre de mesurer le temps qui s'écoulait.

Elle était surveillée, elle le savait, son instinct le lui disait ; du reste, le frère de Coribasse ne le lui avait point caché, mais elle ne savait ni quel était son gélier, ni comment s'exerçait la surveillance.

Dans le tour qu'elle fit des caveaux, aucune découverte. Aucun indice des issues existantes.

Elle cria. Elle appela au secours... au bas de la cheminée d'aération, en espérant que sa voix monterait peut-être là-haut... que des gens entendraient... qu'on préviendrait la police... qu'on descendrait jusqu'à elle...

Elle se fatigua à crier... Il lui semblait que sa voix s'étouffait contre les parois de la cheminée, tout de suite, au sortir de sa bouche...

Elle apercevait un coin de ciel... un peu de lumière...

Était-ce le ciel ? Était-ce la lumière ? Le matin ou le soir ?

Elle leva des mains suppliantes vers ce qu'elle croyait voir et pleura, disant :
— Mon Dieu ! Mon Dieu ! venez à mon secours !...

Elle se retourna brusquement, chercha autour d'elle.

Elle avait cru entendre un éclat de rire sinistre, d'une ironie désolante.

Deux jours !

Elle n'avait que deux jours à vivre, avant la fin de tout.

Telle était sa pensée fixe ! Voilà ce qu'elle se redisait sans cesse !

Combien de temps s'était-il passé depuis le moment où elle avait vu Pierre Coribasse ?

Impossible de se rendre compte.

Qu'était-ce que cette lumière qu'elle apercevait là-haut ?

Était-ce le crépuscule du matin ? Était-ce le crépuscule du soir ?

Et nul bruit ! La lourde, désolante, implacable solitude... la solitude affolante...

Pourquoi ne tenterait-elle pas de faire l'ascension de ce long tuyau de brique, dont l'ouverture, à vingt mètres d'elle, lui dévoilait un peu du monde extérieur ? La cheminée est délabrée, en ruines... Des briques se sont effritées, laissant çà et là des trous qui permettent de poser les pieds, pendant que, dans d'autres trous, ou à d'autres briques ressortantes elle pourrait s'agripper avec les mains.

Et là voilà qui essaye cette ascension impossible...

Elle monte lentement... ses pieds sont si menus qu'il ne leur faut pas un bien grand espace pour se soutenir... Elle monte... un mètre... deux mètres... trois mètres... mais la cheminée d'aération n'est pas en ruines sur toute sa longueur. Sous ses yeux un espace de plusieurs mètres de haut... sans aucune anfractuosité... et au-dessus, les débris recommencent pour se continuer, lui semble-t-il, jusqu'à l'orifice... Alors, c'est fini... Il faut qu'elle redescende... Du reste, des tremblements de fatigue la saisissent, secouent ses mains ruisselantes de sueur... et ses jambes sont molles et se dérobent... Elle tomberait inévitablement si elle voulait monter plus haut, ou seulement rester là... La fatigue, non la peur... a raison d'elle...

Pour la seconde fois, un ricanement... cette fois au-dessous d'elle.

Elle nese trompe pas, car une voix traînante, goguenarde, avec un accent de bas-fonds parisiens, lui crie :

— Hé ! la même... on veut donc se casser le cou ?...

Elle se laissa tomber avec la pensée de se briser la tête dans sa chute, mais la chute fut amortie par deux bras robustes qui l'attendaient, qui la recueillirent, qui la transportèrent dans sa chambre à coucher...

Là, à la lumière de la lampe, elle reconnut la mère Lucas, la tenancière de l'hôtel du Volga où Modeste et Valentine avaient passé leur première nuit parisienne...

La grosse femme considérait avec un sourire cynique l'enfant à demi évanouie.

— Alors, on voulait se tirer des pieds ? On se trouve pas bien dans le sous-sol de Coribasse ? Mazette, on est difficile, la gosse. D'aucunes en seraient fières... Qu'est-ce qui vous manque ?... Logée, chauffée, nourrie à discrétion... De l'argent de poche, on vous en donnera... L'Ingénieur est généreux. Il garde rien pour lui. Et, par-dessus le marché, vous aurez pour vous, pour vous toute seule, un petit homme qui vous aime ? Faut pas se plaindre de son sort... allez, surtout parlez jours d'aujourd'hui, où il est si dur de faire son chemin... au moins, vous, vous aurez votre pain cuit, du premier coup. Vous allez en créer, des envieuses ! Moi, la première !...

Elle soupira, leva les yeux sur le plafond du caveau, puis fit la révérence.

— Ma fille, faudra pas recommencer à grimper dans le tuyau... Vous risqueriez de vous casser une patte, ou d'égratigner votre jolie frimousse... Coribasse en montrerait de l'humeur... Il l'aime, votre frimousse... Ah ! vous êtes bien heureuse ! ! Vous impatientez pas, non plus... Il viendra... petite passionnée ! !... Il va venir ! !...

La vieille se recula, disparut derrière la portière.

Il était temps. Modeste allait se jeter sur elle et la mordre...

Elle ne songea même pas à implorer. Qu'avait-elle à attendre de cette créature avilie, instrument de besogne infâme entre les mains de Coribasse ?

Elle s'aperçut que, durant son absence, un repas lui avait été servi... La table était dressée, avec une nappe bien blanche, des cristaux délicats, de l'argenterie. Repas froid, menu léger, avec des pâtisseries, des fruits, des friandises... Dans un seau d'argent plein de glace, refroidissait une bouteille de champagne, qu'on venait de déboucher et un peu de mousse se gonflait au col sous l'action du gaz intérieur, formant une collerette blanche autour de la bouteille.

Une carafe d'eau... et sans doute parce qu'on avait prévu qu'elle aurait peur de boire et peur de manger, craignant quelque piège, des oranges et des citrons, en abondance.

Elle avait très faim... très soif ! !...

Elle but quelques gouttes de citron dans un verre d'eau, mangea des oranges.

Elle ne toucha pas au reste.

En elle, nulle fièvre encore. Elle se sentait parfaitement calme et continuait de réfléchir... prête à saisir, même au péril de sa vie, la plus mince chance de fuite que le hasard pouvait lui offrir...

Aucune chance ne s'offrit. Le temps passait. Ah ! comme elle aurait voulu savoir l'heure ! ! Combien de minutes la séparaient du moment fatal où le misérable apparaîtrait ? Combien de minutes écoulées depuis sa menace ?... Avait-elle à attendre un jour, une nuit, un jour encore ? C'était une souffrance de ne pas se rendre compte. Et cette souffrance, jointe à la faim qui la tenaillait, la brisait, finit par lui donner la fièvre. Ses mains et son front brûlaient... Elle avait très chaud et elle grelottait. Ses dents claquaient. Elle sentait peu à peu que sa raison fléchissait. Elle perdait la suite logique de son raisonnement. Le délire s'empara d'elle, un délire éveillé, formé d'épouvantes à leur paroxysme.

Et dans cette folie d'un instant la même idée fixe, toujours.

La même vision de la fin... de l'horri-

ble attentat qu'elle attendait... auquel elle ne pouvait se soustraire...

Des cauchemars de tortures, ces tortures qu'on infligeait jadis aux patients, problèmes de souffrances solutionnés par des esprits de sauvagerie, de barbarie raffinée, lui rejetaient à l'esprit tout ce qu'elle avait entendu raconter et tout ce qu'elle avait lu...

Mais cela n'était rien à côté de sa torture morale ! !...

Alors, à force d'avoir peur, chose étrange, une réaction se fit en elle...

Tout à l'heure, elle s'était dit :

— Je mourrai... quand j'aurai subi cette honte...

Maintenant elle se disait :

— Je vivrai... et je me vengerai... Ah ! je le jure, je me le jure à moi-même, il n'y aura pas un minute de ma vie qui ne soit consacrée à la vengeance ! !

Elle vécut dans une sorte de somnolence, d'accablement. A la voir, on eût cru, renversée sur son lit, qu'elle dormait.

Il y avait trois nuits qu'elle n'avait pas dormi !

Personne ne la dérangea...

Le repas était intact sur la petite table. Inutile d'en apporter d'autre. La glace s'était fondue autour de la bouteille de champagne. L'eau s'était chauffée. De temps en temps Modeste semblait s'éveiller pour poser sur ses lèvres un citron et dévorer avidement une orange.

Tout à coup, la portière s'ouvrit sans bruit.

La mère Lucas y encadra son sourire cynique.

— Un peu de patience, ma belle. Vous n'avez plus qu'une heure à attendre... Dans une heure, Coribasse sera près de vous...

Ce fut tout. Elle s'en alla...

Une heure ! !

Ainsi, les deux jours qu'il avait fixés s'étaient écoulés déjà...

Une heure ! rien qu'une heure ! !... Et ensuite, sa vie perdue, à jamais perdue ! !...

X

Nos bons amis Marchenoir dit l'Amidon, chanteur de talent ; Chevillat, dit Montretout, accordéoniste distingué, et Boutort, surnommé Dingue-Dingue, « le fameux de la bande à Raoul », comme il s'appelait lui-même, étaient devenus, on s'en doute, les amis inséparables des complices de Coribasse. Ils avaient été mis à l'épreuve, et l'épreuve avait tourné en leur faveur. D'abord, ce fut le cambriolage du 14 bis de la rue Houdon ; l'appartement — loué exprès par Marchenoir pour ce coup à faire — avait été mis au pillage... Comment soupçonner des gens qui vous mènent, comme par la main, vers un bénéfice de quelque mille francs ? Et l'honnête Marchenoir ligoté, bâillonné, à moitié étranglé ?... Et par qui ? Par Boutort et Chevillat ?

Les apaches n'avaient plus contre eux aucun soupçon, aucune défiance.

Ne les avait-on pas vus, aux Salons de Paris, « accepter » l'autre épreuve, si terrible, à laquelle l'Ingénieur avait voulu les soumettre ? Celle du meurtre de Mirador.

C'était des amigos, des poteaux, des frangins, et des purs ! !... En avant la rigolade !

On ne se quittait plus.

A peine si les braves garçons trouvaient le temps et le moyen de courir rue de Lisbonne, chez Mirador, pour prendre ses ordres, pour échanger quelques mots.

Tous leurs efforts se concentraient autour de Coribasse.

Pénétrer le mystère où il s'enfermait. Découvrir son refuge.

Tel était le mot d'ordre.

Et chaque fois qu'ils se retrouvaient devant Mirador, ils disaient avec tristesse :

— Rien ! Rien encore !

Mais ils ne perdaient pas courage.

Tout d'abord, les Salons de Paris furent mis à l'index par les bandits, après l'évasion de Mirador, en cuisinier joueur d'orgues.

Brûlée, cette retraite. Et cela, déjà, circonscrivait les recherches.

Ensuite, Boutort n'avait pas perdu le souvenir de l'aventure étrange qui lui était arrivée rue des Peupliers, dans la cabane en planches collée contre un vaste terrain vague... là où il avait fait le guet... où il s'était endormi, d'un sommeil naturel, d'abord, suite de quelques libations trop fréquemment renouvelées, mais d'un sommeil qui s'était transformé en une

sorte de léthargie... Et cette léthargie, Mirador, quand il eut écouté cette histoire, l'avait expliquée en disant :

— On vous a chloroformisé, tout simplement, mon garçon...

Boutort était rancunier. Et le souvenir de cette aventure lui torturait l'esprit.

Dans la bande des complices dévoués à Coribasse, un homme avait attiré l'attention des trois amis de Mirador par sa tristesse, par son attitude farouche et silencieuse...

C'était Denis...

Ils avaient surpris, à plusieurs reprises, entre les deux frères, des paroles violentes, des sarcasmes de l'Ingénieur, des révoltes de Denis vite apaisées sous une menace...

Et ils s'étaient dit :

— Voilà le point faible de la forteresse. C'est par là qu'il faut attaquer...

Un soir, chez le bistro rouge et bleu de la rue des Peupliers, ils se croyaient seuls, attablés dans la petite salle du rez-de-chaussée, à peu près assez haut de plafond pour qu'on pût s'y tenir debout. Ils étaient venus là sur un avis de Boutort, déterminé à reprendre sa surveillance autour du mystère de la baraque en planches.

Un bruit de querelle, des éclats de voix dans une chambre au-dessus d'eux, attirèrent leur attention d'autant plus qu'ils reconnurent les deux frères.

Une voix sourde, haletante, une voix de peur et de colère, disait :

— Tu la gardes prisonnière... tu veux abuser d'elle... tu veux faire de cette pauvre enfant l'instrument de ton caprice et de ton plaisir... Je t'en empêcherai...

C'était la voix de Denis, en révolte.

— Tu n'es qu'un misérable lâche et tu n'oserais même pas me trahir... Tais-toi !...

— Pierre, aie pitié et je te resterai dévoué jusqu'à la mort... sinon...

— Sinon ?...

On entendit une courte lutte, un piétinement... des cris, un râle...

La voix de Denis.

— Grâce ! Tu es fort... Je ne peux rien contre toi...

Un long silence. Les trois hommes, en apparence indifférents, n'avaient pas laissé poindre la moindre marque d'émotion. Ils laissèrent sur la table le prix de leur consommation que le marchand de vins — qui venait de sortir, et qui connaissait ses clients — trouverait à son retour.

Ils s'esquivèrent.

Ils se rangèrent sous la voûte du chemin de fer de Ceinture, et là, dans l'ombre, attendirent sans perdre de vue la maison.

Ils n'attendirent pas longtemps. Pierre sortit presque aussitôt, jeta un coup d'œil sur la solitude de la rue pour s'assurer qu'il ne s'y trouvait rien de suspect, et s'éloigna d'un pas rapide. Il passa devant la cabane en planches sans tourner la tête.

Dans l'ombre de la voûte, ils échangeaient quelques mots :

— De qui voulait-il parler ?... D'une femme ?... Qui ?... Et où l'Ingénieur la retient-il prisonnière ?... Par Denis, ne pourrait-on pas tout savoir ?...

Peut-être, si Denis voulait trahir ?... Mais pour trahir Coribasse, il fallait du courage, et Denis était si lâche que Coribasse ne redoutait même pas sa trahison.

Denis apparut, bientôt, sur le seuil du débit de vins.

Il n'avait rien bu, et il chancelait ; il avait l'air d'être ivre... Sa figure était celle d'un homme prêt au crime... Prêt au crime, il l'était, certes ; mais son frère le domptait aisément, d'un mot, ou d'une violence, parfois d'un geste... Ses yeux égarés, au regard sinistre, errèrent au long de la rue, par habitude de flairer, lui aussi, le danger possible.

Il fit quelques pas le long du trottoir, se retenant à la palissade. Il boitait toujours fortement, car la morsure de Léopold, au genou droit, s'était envenimée et continuait de le faire souffrir.

Les trois amis débordèrent hors de la voûte... Trois regards ardents suivirent le bandit.

En face de la cabane en planches, Denis s'arrêta... inspecta les environs... Boutort murmura :

— S'il entre, y a du bon...

Denis entra... Il y avait du bon !

Ils ne bougèrent pas. Ils attendaient. Les trois braves cœurs battaient en tumulte.

Boutort disait :

— S'il ne sort pas... on va s'amuser... Une demi-heure se passa, Denis n'était pas sorti. On allait donc s'amuser ?

Ils se précipitèrent vers la cabane. Ils entrent. Personne !... Ils cherchent, remuent, fouillent les débris, les plâtras, les décombres... Rien !...

— Pas de doute, fit Boutort. Il y a une cachette... un passage... Les deux Coribasse entrent ici, sortent d'ici, comme ils veulent, selon leur bon plaisir.

— Une cachette, pourquoi faire ? Un passage, plutôt...

— Et un passage qui communique avec... avec...

Ils se regardent anxieux, s'interrogent des yeux... dans une fièvre...

Et tout à coup, Boutort tend la main vers le terrain vague :

Elle forme le quatrième côté d'un carré, dont les autres côtés sont les trois murs peu élevés d'une cour. Ils passeraient aisément par la maison. Rien ne les en empêcherait, car la porte branlante a chaviré sur ses gonds. Les fenêtres n'existent plus et présentent des trous béants qu'il suffirait d'enjamber. Cependant, par un reste de prudence, ils escaladent le mur comme ils ont escaladé la palissade.

Dans l'intérieur de la cour, ils rôdent.

Ce qu'ils remarquent tout d'abord, c'est l'ouverture du puits d'aération.

Le puits n'est plus coiffé de cette cheminée en forme de pyramide tronquée, particulière aux champignonnières.

Boutort se demande :



LA GOUTTE DE SANG. — Modeste se laisse tomber avec la pensée de se briser la tête.

— Là ? Là ? Une maison inhabitée, en ruines... Qui sait ?...

— Alors, fit le calme Chevillat, c'est bien simple, il faut s'en assurer...

Allons ! !

La nuit était venue. Personne dans la rue. Escalader la palissade qui servait d'enclos au terrain vague fut un jeu d'enfant. En une minute, les trois camarades furent de l'autre côté. De vagues lumières jaunes éclairaient les vitres des masures disséminées aux alentours, assez loin. Le terrain était couvert d'une sorte de lépre, ayant été fouillé par endroits et les fouilles ayant été comblées. Certaines parties formaient des morceaux de prairie, d'autres présentaient un sol sur lequel s'éparpillaient des pierres blanches. Et la maison en ruines s'élevait au milieu de tout cela. Là, aucune lumière. Ils se rapprochent en n'essayant pas de se cacher, car nul abri ne s'offre à eux. Ils arrivent aux abords de la maison. Ils en font le tour. Ils examinent les lieux avec une attention scrupuleuse.

— A quoi ça peut-il servir, cette cheminée qui s'enfonce sous la terre ?

Chevillat, à l'autre bout de la cour, découvrait un autre puits... Celui-ci était en partie comblé par des amas de pierres éboulées ou par des terrassements.

— Je crois que j'ai deviné, fit Boutort... Nous sommes au-dessus d'une suite de caves, dans lesquels on a dû cultiver des champignons. Ces caves-là sont peut-être habitables et habités... Et s'ils communiquaient avec la cabane en planches qui donne sur la rue des Peupliers, ça n'aurait rien d'impossible. En effet, il y a eu, dans le temps, des maisons sur ce terrain vague. Sous les maisons, il devait y avoir, comme partout, des caves... La cabane peut avoir été élevée sur l'emplacement d'une de ces maisons démolies... Done, sous la cabane également une cave... Et, ceci une fois admis, si la champignonnière a des habitants, rien de plus simple pour eux que de faire communiquer ces caves les unes avec les autres... et cette maison avec la rue... Personne n'a pu les

déranger dans ces travaux souterrains... Comprenez-vous ?... Je payerais cher pour ne pas me tromper...

— Tu ne te trompes pas, fit Marchenoir à voix basse... Ecoute !

Il s'était couché à plat ventre sur le sol et s'avançait, juste assez pour ne point perdre l'équilibre, au-dessus de l'ouverture du puits.

Il essayait de voir dans les sombres profondeurs.

Et alors qu'il était ainsi, il avait entendu une voix de larmes et d'angoisses monter jusqu'à lui, venant des entrailles de la terre.

Cette voix criait, lamentable :

— Mon Dieu, venez à mon secours ! ...

Alors, ils se regardent anxieusement et Boutort balbutie :

— Une femme est enfermée là ! Et il se prépare un crime horrible !...

Les paroles échappées à Denis, dans sa querelle avec Coribasse, leur revenaient à la mémoire : « Tu veux faire de cette pauvre enfant l'instrument de ton caprice et de ton plaisir... » Les deux frères étaient liés par bien des crimes, et pourtant chez l'un des deux un peu d'humanité restait... la compassion pour une infortune...

Les trois amis ne se consultent pas. Leur pensée est immédiate et c'est la même chez tous les trois.

— Il faut descendre dans ces caves redoutables, sauver celle qui appelle à son secours.

Celle-là, ils ont entendu son nom, prononcé tout à l'heure par Denis.

— C'est Modeste !

Or, Modeste, ils la connaissent. Mirador ne leur a rien laissé ignorer de ce qui intéresse les deux jeunes filles, de l'espoir qu'il a mis en elles pour apprendre la vérité sur la nuit du meurtre, pour venger Richard, et pour arracher à Renaud et à Simon le terrible remords d'avoir assassiné leur frère...

Modeste enfermée là ! Modeste entre les mains de l'Ingénieur ! C'était affreux.

Ils se penchent de nouveau sur le puits et cherchent à surprendre quelques cris. Mais s'est le silence dans la tombe. Ils cherchent à voir. Mais ce sont les ténébres.

Ils pénètrent dans la maison abandonnée. Ils en parcourent toutes les pièces. Ils découvrent l'escalier de la cave, dégringolent, espérant trouver l'issue qui les conduirait au souterrain à champignons... Toutes les issues ont dû être soigneusement bouchées et depuis longtemps sans doute, car nulle trace n'en est visible... Ils frappent contre les murs à grands coups de poings pour faire résonner le vide... Pas de vide...

Pourtant, il faut descendre là, coûte que coûte !

Il ne faut pas que le crime odieux s'accomplisse...

Prévenir Mirador ? Courir à l'autre bout de Paris, au risque, même, de ne point rencontrer l'officier ? Impossible... Trop de temps perdu... Ils agiront seuls... Est-ce qu'ils n'ont pas fait le sacrifice de leur vie ?... Et en cas de mort, ne savent-ils pas que ceux qu'ils laisseront derrière eux ne manqueront de rien ?... Mais ils ne réfléchissent pas à ces choses... Ils sont braves... C'est leur bravoure qui les jette en avant... Ils sont dévoués... et c'est le dévouement qui les fait courir à cette aventure...

— Il faut descendre par le puits !

— Mais comment ? L'important est de la sauver...

— Et pour la sauver, dit le calme Chevillat, faut pas se rompre les os... c'est sûr...

— Tu as ta lanterne ?

— Oui, toujours.

— Penche-toi et tâche d'éclairer les parois du puits.

Chevillat obéit. Les parois de l'orifice, jusqu'à plusieurs mètres de profondeur, étaient polies comme si la construction avait été toute neuve... Impossible d'y poser le pied... ou de s'y accrocher avec les mains... Plus bas, les parois s'affrantaient...

— Il faudrait une forte corde...

— Attendez-moi, dit Marchenoir... restez cachés ici jusqu'à mon retour... Je vais tâcher de m'en procurer une... les boutiques à la Glacière, doivent être encore ouvertes... Il n'est pas tard... Et je crois avoir remarqué les râtaux d'un cordier dans le terrain vague.

(La suite au prochain numéro.)

LA FAUTE D'AMOUR

Grand roman de Passion

PAR MAXIME VILLEMER

PREMIÈRE PARTIE

Un drame de famille

XVI (Suite.)*

C'est qu'elle vient de voir briller dans la main du marquis de Presles le canon d'un revolver.

Et, d'un élan, elle se précipite vers lui, inquiète, troublée, le visage livide.

— Père, j'étais là ! Père, j'ai tout vu ! dit-elle en entourant Antoine de ses bras.

Mais lui recule, épouvanté.

Et il murmure :

— Tu étais là !... Tu étais là !

— Écoute, père. Ce matin je t'ai vu partir de très bonne heure et j'en ai été étrangement surprise : tu sors si peu depuis quelque temps ! Cela m'a inquiétée et aussitôt j'ai décidé de te suivre.

D'un ton de prière émue elle ajouta :

— Je t'en prie, père, donne-moi l'arme que tout à l'heure j'ai vue briller dans la main et qui m'a causé une peur atroce.

Puis, comme il fronçait les sourcils et devenait plus sombre...

— Écoute-moi, père ; laisse-moi te dire pour quelles raisons je suis venue te rejoindre ici. Je voulais être seule, bien seule, avec toi, père, pour te faire part de ce que j'ai décidé ; — père... je t'apporte le bonheur, je t'apporte la joie !

— Le bonheur !... la joie !

— Oui, père... le bonheur et la joie ! — Comme si le bonheur et la joie pouvaient revenir dans notre maison ! dit-il avec une amertume profonde.

« Maintenant, reprit-il en levant les yeux vers le ciel assombri, je ne peux être heureux que là-haut, — là-haut, où toutes les luttes de la vie sont finies, où tout s'apaise.

« Heureux ?... moi, allons donc ! Je suis miné par une maladie noire qui me tue un peu tous les jours ; je suis ruiné de fond en comble, et dans l'impossibilité de reconstituer jamais ma fortune.

« Et non seulement j'ai gaspillé tout mon patrimoine, mais encore je t'ai ruinée, toi, sans pitié ! Peu à peu je t'ai arraché les dernières bribes de l'héritage de ta mère... Et le remords de ma conduite odieuse me dévore jour et nuit !

« Ma vie est finie, bien finie, et autour de moi je ne vois que des gouffres.

« J'ai longuement réfléchi, dans ma conscience ; j'ai reconstitué tout le sombre passé ; — et je me suis jugé... je me suis condamné !

— Condamné à mourir ! fit Micheline, la voix blanche.

« Mais tu n'as pas le droit, père, de désertier ton foyer ; tu n'as pas le droit de t'abandonner, moi, ta fille, la dernière de ta race ! Tu n'as pas le droit de repousser la planche de salut que je viens t'apporter, de combattre la résolution que je vais te confier.

— Ma seule planche de salut est là, dans ma main, dit-il en caressant la crosse de son revolver. Et si tu n'étais pas venue me surprendre, je serais mort à cette heure... et heureux cette fois, bien heureux !

« Mais tu n'auras retardé que d'un jour au plus l'heure de notre séparation ; — demain je ferai ce que je n'ai pu faire aujourd'hui, car, vois-tu, moi vivant, je ne consentirai jamais, jamais, à quitter Vertes-Feuilles.

Et d'une voix sourde il ajouta :

— Écoute bien ce que je vais te dire.

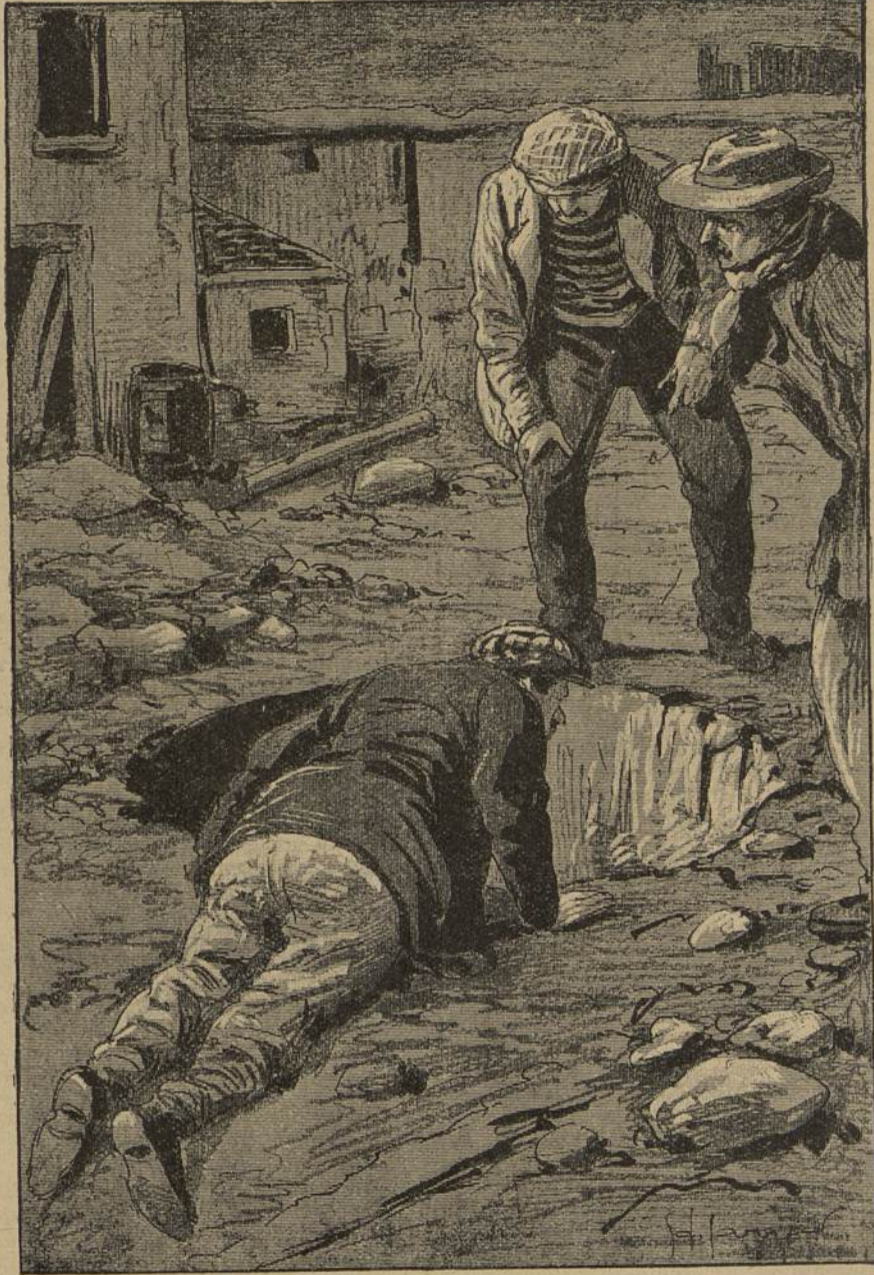
« Le destinée fut particulièrement généreuse à mon égard. Elle me donna une famille irréprochable, un grand nom, une fortune pouvant largement suffire à tous nos besoins.

« Et qu'ai-je fait de ce nom et de cette fortune ?

« Ce nom, je l'ai donné à une femme qui, certainement, aujourd'hui, ne m'aime plus ; cette fortune, je l'ai gaspillée pour elle, dépensant non seulement

Il crut avoir mal entendu, et fit répéter à Micheline ce qu'elle venait de dire.

Alors elle répéta à nouveau ce nom de Pierre Dubreuil ; mais cette fois, ses lèvres tremblèrent en le prononçant.



LA GOUTTE DE SANG. — Marchenoir s'était couché à plat ventre au-dessus de l'ouverture du puits.

jusqu'à mon dernier sou, mais encore te ruinant complètement, toi, ma fille !

« Je suis donc un grand coupable, et je mérite le mépris de tous.

« Tu le vois : ma vie est finie, et je n'ai plus qu'à disparaître !

« Oh ! je sais... on dira : « Il peut refaire sa vie. » Mais refait-on sa vie à mon âge ? Puis, je suis un homme usé et incapable de tout travail intellectuel.

Micheline, écrasée, le front bas, avait écouté ces confidences, ces douloureux cris du cœur ; et près de cet homme dont la voix tremblait légèrement, elle se sentait douloureusement émue. Jamais, peut-être, la noble fille n'avait éprouvé une telle émotion.

— Remplace cette arme dans ta poche, père, et cautions.

« Je te cisais tout à l'heure que je t'apportais le salut ; eh bien !...

Et, comme il voulait l'interrompre, elle reprit, très grave :

— Eh bien !... j'accepte pour mari M. Pierre Dubreuil.

C'est que tout à coup elle venait de se rendre compte de la gravité de sa promesse, de la grandeur du sacrifice qu'elle accomplissait pour sauver de la mort ce père adoré.

Et aussi elle venait de songer que jamais plus elle ne reverrait Jean, ce compagnon de son enfance et de sa jeunesse, ce Jean tant aimé, son premier, son unique amour, le père de la mignonne Gracieuse qu'elle pleurait !

Et en même temps qu'elle songeait à toutes ces choses, se levait encore, dans sa conscience, le remords du secret qu'il lui faudrait sans cesse cacher à Pierre Dubreuil...

Maintenant, elle se voyait engagée dans une impasse d'où il lui était impossible de sortir. Elle devrait boire le calice jusqu'à la lie, et vivre désormais avec le perpétuel mensonge d'une tendresse feinte, vis-à-vis de l'homme qu'elle venait de choisir.

Mais comment se reprendre, revenir sur la parole donnée ? Ne venait-elle

point d'engager sa vie tout entière ? Ne venait-elle pas de vendre sa jeunesse et sa beauté pour sauver de la ruine la maison de Presles ?

— Tu as fait là une bien grave promesse, fit Antoine après un long silence. As-tu bien réfléchi ? Ai-je bien entendu ce que tu viens de me dire ? Je t'en prie, ne t'engage pas à la légère, et même ne te laisse pas guider par la seule crainte de me voir loger une balle dans la tête !

« Pierre Dubreuil est presque aussi vieux que moi ; il pourrait donc être ton père. Crois-tu, alors, Micheline, pouvoir trouver le bonheur auprès d'un homme qui, en échange de tes tendresses, ne peut t'offrir que ses millions ?

— Père, je veux vous sauver...

— Mais je n'accepte pas ton sacrifice, car ce sacrifice serait au-dessus de tes forces.

— Je veux aussi sauver Morgane de la misère. Que deviendrait-elle dans la débâcle de notre maison ? Elle vous quitterait sans doute... et vous resteriez seul, mon père.

Antoine tressaillit ; il ferma les yeux.

Et dans une vision il vit tout à coup Morgane et Daniel fuyant à tout jamais Vertes-Feuilles ; il vit cette femme toujours passionnément aimée tomber de chute en chute dans une vie de désordre où sombrerait à tout jamais l'honneur du nom de Presles.

Alors un frisson passa dans ses veines, un tremblement convulsif agita ses mains... et d'une voix blanche il murmura :

— Sauve-nous, Micheline... tu es un ange !

XVII

Le jour même, Morgane elle-même informa Pierre Dubreuil de la détermination irrévocable que venait de prendre Mlle de Presles, l'informa aussi que, dès le lendemain, il pouvait se présenter à Vertes-Feuilles.

La joie fut grande à la villa des Bruyères ; Lise exultait et Pierre se sentait le cœur en fête.

— Oh ! comme je suis ému, dit le lendemain Pierre Dubreuil à Lise, qui venait de déposer, sur une chaise, les plus beaux habits, bien brossés, de l'ancien usinier ; je suis ému comme jamais je ne l'ai été. Vois-tu, Lise, je ne puis croire encore à un tel bonheur, à une telle joie.

« Ah ! la noble fille, rien ne sera assez beau pour elle, et je m'efforcerai de satisfaire le moindre de ses caprices. Quant au marquis, il conservera Vertes-Feuilles, et tous ses créanciers seront intégralement payés.

« Ah ! l'argent ! la puissance de l'argent !

« Vois-tu Lise, jamais tous mes millions ne m'auront été aussi utiles : — grâce à eux je serai heureux.

Et Lise se rengorge, se frotte les mains d'aise.

— Oh ! oh ! dit-elle, je sens mon cœur s'emplier d'orgueil à la pensée qu'une demoiselle de Presles va devenir Mme Dubreuil ! Désormais nous ne vivrons plus dans la solitude, mais nous mènerons grand train à Salmaize, nous mènerons grand train à Paris, — n'est-ce pas ton dessein, Pierre ?

— Mais si, ma bonne Lise, mais si. Il s'habilla à la hâte, monta en phaéton et partit.

Debout sur le seuil de la porte de la villa, longtemps Lise suivit des yeux la légère voiture emportant celui qu'elle aimait le plus au monde ; puis, quand elle ne le vit plus, elle alla s'asseoir sur un banc devant la maison.

Et elle se prit à songer.

Serai-t-il heureux avec cette jeune fille, cet homme probe et droit qu'elle vénérât à l'égal d'un dieu ?...

Lise ne comprenait pas le mariage sans amour... et elle se demandait avec angoisse si jamais Mlle de Presles pourrait aimer d'amour Pierre Dubreuil.

* Voir les numéros 149 à 166.

« Elle aime son argent, peut-être, pense-t-elle, les millions amassés par un labeur acharné ; — moi je sais ce que vaut Pierre, et je sais aussi que s'il ne trouve pas les tendresses attendues, il sera horriblement malheureux. »

« Certes, je la recevrai ici avec joie, cette belle, cette gracieuse Micheline, surtout si elle veut aimer un peu Pierre ; mais, je ne sais pourquoi... j'ai peur... pourra-t-elle jamais aimer un homme dont l'âge est double du sien ?... »

Et tandis qu'assombrie Lise regagne sa chambre, le phaéton file sur la route de Verrey à Salmaize.

Dubreuil est heureux, ses yeux brillent de joie.

Prévenus de son arrivée, Antoine et Morgane l'attendaient à Vertes-Feuilles.

Entre eux eut aussitôt lieu un entretien au cours duquel furent traitées d'importantes affaires d'argent, et certainement traitées avantageusement pour le marquis de Presles car, après, le visage d'Antoine était presque radieux.

Au déjeuner seulement, Micheline, vêtue de blanc, parut, tenant par la main Daniel qui n'avait pas voulu la quitter.

Le déjeuner fut peu animé : chacun s'observait à la dérobée. Seule Morgane, triomphante, levait bien haut la tête.

Le café pris, Antoine et Morgane se retirèrent avec Daniel, laissant seuls Micheline et Pierre Dubreuil.

Pierre se leva, très pâle ; et, debout devant la jeune fille assise, il murmura :

— Je ne puis croire encore à tant de bonheur, à l'honneur que vous me faites en m'accordant votre main. N'ai-je pas rêvé ? est-ce bien vrai, Micheline ? — laissez-moi vous appeler ainsi... cette familiarité m'est si douce au cœur.

— Oh ! je ne vous défends point de m'appeler « Micheline » tout court, fit la jeune fille avec un triste sourire ; — et, croyez-le bien, je m'efforcerai de vous rendre heureux, de vous aimer. La chose me sera facile, je le sens... car vous devez être bon.

— Vous vous efforcerez de m'aimer fit-il très grave, une ride profonde au front ; — vous ne m'aimez donc pas aujourd'hui ?

— Pourquoi mentirais-je, répondit-elle en levant sur lui ses beaux yeux humides. Je vous connais à peine ; vous me faites l'honneur de demander ma main — je vous l'accorde... mais ce n'est point une raison pour que je vous aime.

« L'amour, monsieur, ne se commande pas, ne vient point aussi vite. Mais, à défaut d'amour, le cœur peut battre d'une affection douce et raisonnée faite d'estime réciproque. »

— Oui, oui, je vous comprends, fit Pierre Dubreuil, dont le visage était redevenu calme. Ah ! si j'étais jeune, je pourrais espérer un peu d'amour ; mais je suis déjà presque un vieillard... le travail et les soucis usent avant l'âge !

« Je ne suis point, moi, un homme du monde, et de bonne heure j'ai dû gagner ma vie ; — dès l'âge de dix ans je travaillais pour venir en aide à ma mère, dont j'étais l'unique enfant. »

— Vous êtes un brave, vous êtes un fort ! fit Micheline, qui, cette fois, regarda Pierre avec beaucoup de douceur.

— Plus tard, reprit Dubreuil, je fus employé comme ouvrier, puis comme contre maître dans une grande usine de Saint-Denis dont, plusieurs années après, je devins patron.

« Mais, loin de me reposer, je travaillai avec plus d'acharnement encore. J'inventai des machines nouvelles, je fis des découvertes qui m'enrichirent... et alors les millions tombèrent dans mes mains. »

« Oh ! tant d'argent ! tant d'argent !... à quoi bon, n'est-ce pas, pour un homme ne sachant qu'en faire ? »

« Oui, j'étais riche, et ne savais comment employer cette fortune ; mais aujourd'hui tout est bien changé et, à présent, je suis heureux de posséder des millions pour que vous soyez dans la joie, vous que j'adore ! »

Cet aveu, il l'avait fait très bas ; et Micheline, rougissante, sentit son cœur se serrer.

Ainsi cet homme l'aimait ! Il avait suffi qu'il la vit quelquefois... et elle était entrée à jamais dans ce cœur généreux !

Déjà elle le mettait bien haut dans sa pensée, cet homme ayant su par son seul travail et son intelligence vaincre la destinée ; et en écoutant tout à l'heure le récit de sa vie toute de labeur, elle s'était sentie prise d'admiration et d'es-

time pour ce courageux travailleur.

Et voilà que maintenant de l'angoisse étreint son cœur.

Pourrait-elle toujours tromper cet homme ? Ne devrait-elle pas lui dire dès maintenant ce secret du passé, lui avouer cette « faute d'amour » qui l'avait jetée dans les bras de Jean Bellanger ?

Un long silence se fit.

Un instant, elle fut sur le point de raconter à Pierre Dubreuil toute sa vie, tout l'amour qu'elle éprouvait encore, qu'elle éprouverait toujours pour Jean.

Mais elle se tut : la vision tragique de sa rencontre avec son père dans les bois de Salmaize et la menace de suicide du marquis paralysèrent les paroles sur ses lèvres.

« Allons, pensa-t-elle, je dois sacrifier non seulement mon amour, mais encore mon honneur ! Toujours je devrai mentir à Pierre Dubreuil, et désormais ma vie sera un perpétuel mensonge ! Il me faudra feindre sans cesse, je devrai rire quand j'aurai envie de pleurer... mais je les aurai sauvés tous, et surtout j'aurai arraché mon père à la ruine, à l'abandon... à la mort ! »

Micheline et Pierre Dubreuil descendirent au parc.

La journée était triste, presque froide. La jeune fille avait besoin d'air pour calmer la brûlure de son front.

Côte à côte, ils allaient à l'aventure, échangeant à peine quelques paroles. Il était si ému, lui, et elle si triste !

Dans la conscience de Micheline s'éveillaient déjà le cuisant remords d'une mauvaise action accomplie.

Puis enfin, Pierre, enhardi, échafauda toute sa vie nouvelle, tous ses projets d'avenir ; — mais Micheline ne parut rien entendre.

C'était à Jean qu'elle songeait alors en passant près de ces vieilles ruines vers lesquelles elle s'était machinalement dirigée, près de ces murs écroulés, où si souvent Jean et elle s'étaient retrouvés... et aimés !

Et l'évocation subite d'un passé si proche encore, l'avait fait tressaillir. Maintenant, il lui fallait dire à tout jamais adieu aux doux rêves d'avenir faits ensemble dans l'ombre pâle du soir.

Et, douloureusement impressionnée, Micheline abrégua sa promenade avec Pierre, écourta leur première entrevue. Pendant quelque temps ils se revirent tous les jours ; — mais la mélancolie de Micheline ne se dissipa pas.

Puis le jour tant désiré par Pierre Dubreuil arriva enfin ; — le mariage fut célébré dans la petite église de Salmaize.

Tout ce que la région renfermait de personnalités plus ou moins marquantes assista à la cérémonie ; seul le docteur Bellanger ne parut ni à l'église, ni à la mairie.

La nouvelle du mariage de Micheline avec Pierre Dubreuil avait foudroyé le vieillard ; et, pendant plusieurs jours, il ne quitta pas sa chambre.

Longtemps, il se refusa à y croire ; il espérait toujours qu'un événement inattendu se produirait, rendrait impossible le mariage projeté ; et ce ne fut que le jour même de la cérémonie à la mairie, qu'il se rendit à l'évidence.

Alors, il rentra chez lui et s'y enferma. — Pauvre Jean, murmura-t-il, pauvre Jean !

Ah ! il était loin de se douter, le vieux docteur, que son Jean était à Salmaize, qu'il s'était rendu à la petite église du village et qu'il l'avait vue, elle, sortant au bras de Pierre Dubreuil ; il ne savait pas, le bon Bellanger, que Jean, ayant appris par les journaux le mariage de Micheline, s'était précipité chez son colonel et lui avait demandé une permission de quatre jours pour se rendre à Salmaize ; aussi quelle ne fut pas sa surprise en voyant pénétrer dans sa petite maison de Verrey l'enfant qu'il croyait bien loin.

— Tu es venu !... Tu es venu ! — Oui, grand-père, me voici, fit Jean en ôtant brusquement son képi. J'étais fou, hier ; mais aujourd'hui, tu vois, je suis plus calme. Il me semble qu'un coup de massue m'a brisé le crâne ; maintenant, je suis sans pensée, et tout m'échappe !

« Oh ! cette nouvelle du mariage de Micheline ! Ces lignes lues et relues dans les chroniques des journaux !... Elles dansaient devant mes yeux, ces lignes.

J'étais fou de douleur, fou d'indignation ; — je me suis enfermé dans ma chambre, là-bas, aux Sablettes, près de Toulon... et vois-tu, grand-père, j'ai pleuré à sanglots, pleuré comme un enfant !

— Mon pauvre petit... mon pauvre petit !

Sur une chaise basse, Jean était tombé, accablé, la tête dans les mains ; et le vieillard, éperdu, le regardait avec tristesse.

Leur beau rêve à tous deux était fini... Micheline était à jamais perdue pour eux ! Mais maintenant il fallait éloigner Jean de Verrey.

Très grave, le docteur Bellanger dit : — Tu vas reparler aujourd'hui même, mon enfant ; — il le faut... je l'exige.

— Pas avant d'avoir revu Micheline.

— Micheline est mariée ; maintenant elle est à jamais perdue pour toi.

— C'est vrai. Mais elle sait bien, elle, que je ne peux partir sans la revoir. Ah ! c'est que, grand-père, vous ignorez tout ; vous ignorez que Micheline m'a rendu père d'une adorable petite fille dont je suis fou... — Oh ! malheureuse, malheureuse enfant !... — Et je veux, moi, reprendre à Micheline cette fillette aimée. Nous l'élèverons, n'est-ce pas, grand-père ? Nous l'aimons, nous lui ferons oublier qu'elle n'a plus de mère... —

Le vieillard, atterré, ne trouvait pas une parole. Son cœur tremblait, un frisson le secouait tout entier.

D'un geste doux il renvoya Jean. Le docteur voulait être seul pour songer, pour essayer de rassembler les pensées désordonnées, se heurtant dans son esprit.

Et Jean s'en alla éperdu. Il sortit de la maison du grand-père et instinctivement se dirigea vers le château de Vertes-Feuilles dont il apercevait, tout là-bas, les hautes tourelles émergeant des arbres de haute futaie.

Où était Micheline à cette heure ? Au château, le déjeuner devait toucher à sa fin ; et sans doute tout à l'heure la jeune mariée descendrait au parc, en compagnie de l'homme qui désormais était son maître.

Tout en rêvant, Jean gravit la route conduisant de Verrey à Salmaize. Une femme passe près de lui ; — c'est Lise, la vieille cousine de Pierre Dubreuil.

Elle est endimanchée ; mais son visage, coupé de rides profondes, est presque triste. — C'est que maintenant la pauvre femme se rend compte de la solitude dans laquelle elle devra désormais vivre.

Jean soulève son képi, salue Lise.

Et elle lui répond doucement.

— Bonjour, monsieur Jean Bellanger.

Mais tout à coup elle se souvient avoir aperçu tout à l'heure ce bel officier dans l'église de Salmaize... et aussitôt un soupçon s'élève en son esprit — soupçon persistant qui érase son vieux cœur.

Alors, sans que Jean s'en doutât, elle ralentit le pas, se dissimule derrière un pan de mur et suit le jeune homme du regard.

« Oh ! pense-t-elle, peut-être vais-je découvrir tout à l'heure quelque honteux secret ! »

Elle se penche pour mieux apercevoir Jean ; et elle le voit écrire quelques lignes sur une feuille de papier, elle le voit faire signe à une femme de chambre venant de sortir du château.

Jean la connaît, cette femme.

Entrée à Vertes-Feuilles le jour même du premier mariage du marquis de Presles, elle y resta jusqu'au jour où — deux ans après — elle se maria, elle aussi.

Alors elle quitta le château, et fut remplacée par Louissette.

Mais devenue veuve, elle fut tout heureuse, lorsque Louissette décida d'aller rejoindre sa sœur à Paris, de reprendre au château son ancienne place de femme de chambre.

C'était une vieille servante, très attachée aux Presles, et incapable de trahir une famille qu'elle vénérât.

Jean la connaissait donc depuis longtemps ; et, en l'apercevant, il sentit son cœur battre de joie.

Il s'élança vers elle et lui tendit la main.

— Ah ! que je suis heureux de vous voir, Marinette, — Monsieur Jean !... monsieur Jean !

Et les yeux de la pauvre femme s'emplissent de larmes.

Puis, très émue :

— Alors... vous savez ? sans doute vous êtes allé à l'église ?

« Ah ! monsieur Jean, pourquoi dites-vous cela ? »

« Il ne répondit point. »

Il ne voulait pas se plaindre, ne voulait pas pleurer, devant cette femme son amour brisé, sa vie à jamais perdue.

Timidement, il tendit à Marinette le billet qu'il venait d'écrire et d'enfermer dans une enveloppe.

— Marinette, dit-il, sur cette enveloppe il n'y a pas de nom ; mais vous savez, n'est-ce pas, à qui cette lettre est destinée, et il faut que vous la remettiez aujourd'hui même à Micheline.

« Il est indispensable que je voie Mme Dubreuil avant mon départ pour Toulon ; et comme je n'ai qu'une permission de très courte durée, le temps presse. »

— Mais vous êtes fou ! Partez, monsieur Jean, partez... et oubliez.

Une lutte se fit dans le cœur de Marinette : la vieille femme n'osait point se charger d'une commission aussi compromettante.

Jean lui tendit un louis qu'elle refusa fièrement.

— De tels services ne se paient pas, monsieur Jean. Donnez-moi cette lettre et tout à l'heure — je vous le promets — je la remettrai à Micheline.

Et, toute troublée, elle s'éloigna. La cousine Louise avait tout vu... tout compris.

« Ah ! pensait-elle, comme j'ai bien fait de quitter la table de bonne heure ! Ma promenade m'aura servi à me mettre sur la voie de quelque secret honteux que je veux m'efforcer de découvrir complètement. »

« Mon pauvre Pierre, mon pauvre Pierre, tous deux nous avons fait fausse route ; quant à moi, je t'ai fait commettre une rude gaffe en te poussant à épouser une fille noble. »

« Maintenant, hélas ! c'est fait ; mais ce n'est pas pour tes mérites que tu aies été recherché... c'est pour les millions. Tu as une femme, c'est vrai ; mais ce n'est pas toi que ta femme aime, c'est un jeune et brillant officier, un beau garçon, ma foi, sympathique malgré tout. »

Et, toute rêveuse, Lise rentra à Vertes-Feuilles, où Pierre Dubreuil, inquiet de sa longue absence, l'attendait avec impatience.

— Tu n'avais pas à te tourmenter Pierre, lui dit-elle. Après déjeuner, j'étais tenu à faire un tour de promenade : tous ces gens de la haute m'intimident, et je préfère encore notre petite villa de Bruyères à ce grand château de Vertes-Feuilles.

— Tu ne disais pas cela hier, Pierre, en souriant.

— Oh ! hier n'était pas aujourd'hui. A ce moment Micheline s'avançait vers Lise, les mains tendues ; et Lise, tout impressionnée, lui tendit les siennes.

Instinctivement, la vieille fille se sentait attirée par la douceur triste de cette belle jeune femme qui lui souriait affectueusement ; mais malgré tout, elle ne pouvait chasser de son esprit les douloureuses appréhensions qu'elle venait d'éprouver.

« Oh ! pensait-elle, j'ai le pressentiment que Micheline nous cache à tous un odieux secret... et ce secret, je veux le découvrir. »

« Dès maintenant, la femme de mon pauvre Pierre ne fera pas un pas sans que je la suive, car je suis résolue à ne perdre aucune des occasions pouvant s'offrir à moi. »

« Je sens, je suis sûre que cette femme est coupable ; et pourtant — chose étrange — je l'aime déjà. Elle m'attire avec son regard triste, toujours plein de larmes prêtes à couler. »

Vers quatre heures, Micheline se retira dans son appartement ; sa toilette blanche lui était horriblement pénible à porter et cependant elle la garda.

Marinette attendait la jeune femme, elle avait préparé dans le cabinet de toilette un élégant costume de voyage que Micheline devait revêtir le soir même.

(La suite au prochain numéro.)

Les Faits-Divers de la Semaine (Suite).

HORRIBLE VENGEANCE. — Deux gamins de dix à douze ans s'amusaient à faire enrager une jeune bonne en lui faisant mille plaisanteries, par exemple en refermant les



persiennes qu'elle venait d'ouvrir. Furieuse, la bonne les guetta d'une fenêtre du premier étage et, quand ils s'approchèrent des fenêtres du rez-de-chaussée, elle versa sur eux le contenu d'une bouilloite d'eau bouillante. Les pauvres petits ont été atrocement brûlés. **PARIS.**



UNE CRÉMIÈRE ATTAQUÉE. — Vers six heures du matin, une crémière se trouvait dans sa boutique, rue Darnérou, quand deux hommes entrèrent, dont l'un, qui avait sur le visage un loup noir, braqua sur elle un revolver en lui disant : « Ta caisse, ou je te brûle ! » La crémière appela au secours. En entendant accourir le concierge, les bandits prirent la fuite. **PARIS.**



QUERELLE DE MÉNAGE. — Séparé de sa femme, un mari lui fit une visite l'autre soir. Mais une dispute ne tarda pas à éclater entre les deux époux. Furieux le mari frappa sa femme, la jeta à terre et tenta de l'étrangler. Des voisins arrivèrent à temps : mais la blessée est dans un état assez grave. **PARIS.**

UN SHERLOCK HOLMES BERLINOIS

L'ingénieur Emile Dreyer, qui occupait dans un faubourg de Berlin un appartement princier, et donnait à sa femme 750 mark par mois, pour alimenter le ménage — ce qui paraît admirable aux journaux allemands — avait trouvé un moyen original d'augmenter ses revenus. Il opérait dans les rapides et ne volait que des bijoux.

S'il n'avait pas été un peu « gêné » en ces derniers temps, il courrait encore. Mais, poussé par la nécessité de remettre à sa femme, qui appartient à une famille noble du Hanovre, les 750 mark mensuels, il eut l'audace d'aller trouver le dernier « volé », et de lui offrir contre remise de la récompense promise de 1.000 mark, l'indication de la piste des voleurs.

En somme, ce Sherlock Holmes vivait trop au jour le jour. Son métier ne lui permettait pas de faire assez d'économies. Il y a, dans cette carrière comme dans les autres, tant de concurrence...

UNE PARTIE DE CARTES A L'AUDIANCE

Le comte Wolff-Metternich comparait, la semaine dernière, devant le tribunal de Berlin, qui l'a déjà condamné trois fois.

Le comte était accusé d'avoir triché au jeu, à Londres, en juillet 1910, et d'avoir voulu faire chanter sa victime, un officier. Il est en outre inculpé d'escroquerie.

À côté de lui avaient pris place, au banc des accusés, le Roumain Buies, inculpé de tricherie et d'escroquerie au jeu. Les deux accusés faisaient partie d'une bande dont les membres ont pris la fuite. Parmi eux, se trouve un certain baron Koff-Koenig, le capitaine Newton, le lieutenant de réserve Niemela, le « comte » de La Ramée.

Un public nombreux avait tenu à assister à cette affaire, rendue sensationnelle par la seule présence du baron de Metternich et, bien avant l'ouverture de la salle

MONSIEUR LE DIRECTEUR REÇOIT...

Nous savons qu'en France, des présidents de cour d'assises ont l'habitude d'adresser des cartes de faveur aux dames de leurs relations pour les procès passonnels, qui prêtent au scandale.

Le directeur de l'administration pénitentiaire en Californie fait mieux. Il les convoque aux exécutions capitales (enceinte du pesage, places réservées).

On se rappelle l'agent préfectoral de Chavette écrivant à ses amis :

« Nous guillotinons Saint-Phar dimanche. Venez donc me demander à déjeuner. J'ai trois fenêtres sur la rue. Nous tâcherons de de rire un brin. »

Puis, ses angoisses, parce que le condamné refuse de se laisser raccourcir.

Et chœur des convives :

— On ne peut plus compter sur rien !

Mais le rond-de-cuir va convaincre Saint-Phar.

— J'ai répondu de toi à douze bougres qui m'arrivent de la campagne... Si tu crois que je te mens, envoie demander... Leurs carrioles

sont encore dans ma cour... il y a là mon chef de division... Sois gentil pour moi... Je suis un pauvre fonctionnaire chargé de famille... J'ai besoin d'avancement... Si tu t'entêtes, où veux-tu que je loge mes douze gaillards?... Allons ! je cours chercher le bourreau...

Lorsqu'il trouve des assassins récalcitrants, le directeur de la prison d'Etat de San-Mensin ne doit pas leur parler d'autre sorte.

Voici le texte des invitations à un five-o'clock qu'il lançait ces jours derniers :

« Cher monsieur, chère madame, »
« Vous êtes respectueusement priés d'assister à l'exécution de W. K. T., qui aura lieu vendredi, cinq heures. »

« Présenter cette lettre au capitaine Berenn, en face de la prison. »

« Rigoureusement personnelle. »

« Moyen de communication : le bateau de 7 h. 30 du matin, *via* Tiburn, ou le bateau de 9 h. 15, *via* Sansaligt. »

On ne dit pas si les invités du directeur lui ont rendu sa politesse.

PASSAGERS SANS LE VOULOIR

Le paquebot *Alexandra-Woermann*, arrivé à Hambourg, avait à bord quatre passagers involontaires.

Ce sont deux douaniers portugais et deux marchands de Madère. Ils étaient montés à bord dans cette ville, les premiers pour faire leur visite réglementaire, les seconds pour offrir leurs marchandises aux marins; soudain une tempête violente força le bâtiment à s'éloigner de la côte et à se sauver en haute mer.

Les deux douaniers et les deux marchands, n'ayant pu être débarqués, ont dû faire le voyage jusqu'à Hambourg.

Ils vont être réembarqués pour Madère.

AU PAYS DES CANNIBALES

M. Stamford Smith, administrateur de Papua (Nouvelle-Guinée), qu'on croyait égorgé et mangé par les cannibales, est arrivé à Londres et a présenté à la Société de Géographie un rapport sur sa dernière expédition dans l'intérieur du Continent australien. Il avait fait naufrage en voulant, avec un radeau, traverser un fleuve. Il y perdit tous ses bagages, et les douze indigènes qui l'accompagnaient furent noyés. Ayant pu atteindre la berge, il se trouva bientôt au milieu d'une tribu d'anthropophages, de mœurs des plus bizarres.

Pendant des danses exécutées dans des cérémonies religieuses, ces indigènes sont coiffés de chapeaux dont la hauteur varie entre 2 mètres et 2 mètres et demi.

Ce sont les plus hauts couvre-chefs du monde; ils resplendissent de couleurs variées. Ils sont en plus garnis de plumes d'oiseau de paradis et de coquilles. Il va de soi que pour tenir cette coiffure énorme, il faut une sorte de charpente solide au lieu d'une doublure de chapeau ordinaire.

Comment la tête des cannibales peut-elle supporter ce poids? Voilà ce que l'explorateur ne peut expliquer.

UNE SOCIÉTÉ DE TORTIONNAIRES

Il est aux Etats-Unis une société secrète, la « Société des elks ».

On reconnaît ses membres à ce qu'ils arborent un signe distinctif, exhibant ostensiblement les preuves de leur affiliation!

Tous portent en breloque, en épingle de cravate, voire au cou (comme l'homme préhistorique) des dents d'une sorte de cerf appelé wapiti (*ely*, en anglais).

Ils les eurent d'abord en exterminant des troupeaux de la race.

Elle était près de disparaître. Et le gouvernement dut en interdire le massacre.

Sur quoi, maintenant, les chasseurs d'elks capturent les cerfs à la corde, les renversent par terre, les y maintiennent immobiles, leur arrachent les dents, et, stricts observateurs des justes lois, les remettent en liberté.

Dès lors, incapables de couper l'herbe, privés de nourriture, les pauvres bêtes vont mourir de faim misérablement dans les bois, après une agonie lente et douloureuse...

UNE FEMME MEURT DE LA RAGE

La pénible mort d'une mère de famille, mort provoquée par l'hydrophobie, a soulevé une vive émotion dans un populeux quartier de Lille.

Voici en quels termes les journaux de la région racontent le drame. Nous devons ajouter que la famille attribue la mort à une congestion.

Une femme de 39 ans, cabaretière, avait perdu son chien le jour de Noël. Le 29 décembre, un ami rapportait l'animal, dont les allures paraissaient suspectes. Le lendemain, la cabaretière était mordue à la figure par le chien, qui mourut quelques jours après.

On négligea de faire examiner le cadavre. Mercredi dernier, la malade était forcée de s'aliter. Les docteurs qui furent appelés près d'elle réservèrent leur diagnostic, conseillant toutefois de ne pas approcher du lit de la malade, qui cherchait à mordre tout le monde. On lui passa la camisole de force et on la mit dans l'impossibilité de nuire.

Ce fut un spectacle atroce. Pendant les journées de vendredi, samedi et dimanche, la pauvre femme, totalement inconsciente, poussait des hurlements analogues à des aboiements, se tordant sur son lit, l'écume aux lèvres, déchirant avec ses dents l'oreiller et la couverture.

Un docteur, professeur à la Faculté de médecine, jugea la guérison impossible et la cabaretière, mère de deux enfants en bas âge, expirait dans d'atroces souffrances.

CONTRE LA PUBLICITÉ DES EXÉCUTIONS CAPITALLES

M. Charles Leboucq, député du treizième arrondissement de Paris, a fait une démarche auprès de M. Aristide Briand, garde des Sceaux, pour lui transmettre les protestations des habitants des treizième et quatorzième arrondissements contre les scandales provoqués par les exécutions capitales sur les voies publiques de ces arrondissements et lui demander de faire de nouveaux efforts près de la Chambre et du Sénat pour faire voter le plus tôt possible la loi sur l'exécution dans l'intérieur des prisons.

Le ministre de la Justice, en prenant acte de l'intervention de M. Charles Leboucq, a déclaré au député du treizième arrondissement qu'il comptait soumettre très prochainement cette question au conseil des ministres.

UN NAVIRE ENVAHI PAR LES SERPENTS

Un steamer vient d'arriver en rade de New-York après une traversée pleine d'angoisses. Voici les péripéties que racontent les hommes de l'équipage, encore pleins d'une véritable terreur :

Ce bateau était parti de Calcutta emportant, entre autres colis, une grande cage contenant une collection de serpents. Dans cette cage se trouvaient notamment plusieurs cobras, les plus venimeux reptiles des Indes, destinés à un grand marchand de New-York.

Quatre jours après le départ du bateau, on s'aperçut que la cage avait été mal fermée et que les serpents s'étaient échappés. La terreur se répandit à bord.

Le lendemain, un matelot était mordu par un des cobras et mourait presque aussitôt, dans des souffrances atroces.

On se mit en peine de traquer les reptiles dangereux, mais cette chasse resta vaine. Et l'angoisse se prolongea pendant toute la traversée. L'équipage, terrorisé, n'osait plus faire un pas et négligeait la manœuvre. Ce péril de mort, invisible et sans héroïsme, paralysait chacun. Plusieurs des matelots sont arrivés à New-York avec des tremblements nerveux.

On s'occupe maintenant de débarrasser le navire de ces dangereux hôtes.

Les Faits-Divers de la Semaine (Suite).

ASSAILLI CHEZ SON PATRON. — Alors qu'il se trouvait seul à 8 heures du soir, chez son patron un chiffonnier, un jeune homme de 18 ans entendit trapper aux carreaux de



la boutique. Il alla voir ce qu'on lui voulait. Il se trouva en présence de six individus qui l'insultèrent et le rouèrent de coups. Un d'eux tira même un coup de revolver qui atteignit le jeune homme à la joue. Les bandits prirent la fuite en entendant sortir les voisins. **VANVES.**



SEXAGÉNAIRE ASSAILLIE. — Au hameau de la Culture une veuve âgée de 60 ans, demeurant seule dans sa maison, vit entrer chez elle dans la nuit un individu qui, armé d'une pioche, se mit en devoir de l'assommer. Les voisins trouvèrent le matin la pauvre femme évanouie et couverte de blessures. Le vol est le mobile du crime. **CHARTRES.**



BRULÉE VIVE. — En allumant son feu, une domestique de 20 ans, au service d'un épicer, enflamma un chiffon imbibé d'essence qu'elle tenait à la main. En un instant, le feu se communiqua à un bidon d'essence qui fit explosion et la jeune fille s'enfuit dans la cour, les vêtements en feu. Son état est désespéré. **SAINT-MICHEL-SUR-ORGE.**

UN COMPLIT DÉCOUVERT

On vient d'apprendre que les cinquante membres de l'Union des Métallurgistes arrêtés pour avoir trempé dans l'attentat à la dynamite de Los Angeles, avaient été dénoncés par un « dictographe », sorte de phonographe de forme cylindrique capable d'enregistrer toute conversation.

M. Miller, le procureur d'Etat d'Indianapolis, avait fait placer un de ces appareils sous le bureau de Mac Namara, l'un des frères qui furent condamnés pour cet attentat. Les fils passaient à travers plusieurs étages et aboutissaient à une pièce, louée par la police, et où deux sténographes placés près du récepteur notaient chaque mot entendu. Pendant plusieurs mois, on recueillit ainsi toutes les conversations des chefs du syndicat et ces sténogrammes servirent de témoins à charge.

L'appareil a été enlevé le lendemain de l'arrestation des cinquante syndiqués.

MEMENTO DE LA COUR D'ASSISES

GRAVE INCIDENT D'AUDIANCE. — Le cavalier Léon Beaudoin, du 6^e dragons, comparait devant le conseil de guerre du 3^e corps, à Rouen, pour voies de fait envers son brigadier. Sur interrogatoire du président, le cavalier exprima le regret de n'avoir pas atteint plus grièvement son brigadier.

Après la déposition de ce dernier, comme le président demandait à Beaudoin s'il avait quelque chose à ajouter, l'accusé se leva brusquement et, frappant le brigadier au visage s'écria : « Voilà ce que j'ai à ajouter ! »

Le conseil a condamné Léon Beaudoin à dix ans de travaux publics.

UN GENDARME EN CONSEIL DE GUERRE. — Le Conseil de guerre du Nord a jugé le cas du gendarme Bellivier, de la brigade de Masnières, qui, étant ivre, tira deux coups de revolver sur le gendarme Priser, remplaçant le brigadier, malade.

Bellivier a été condamné à deux ans de prison.

Les Faits-Divers
de la Semaine
(Suite).

ACCIDENT GRAVE. — Un cultivateur, âgé de 28 ans, venait de quitter une terre au lieu-dit le Fond-de-Coirole où il venait de labourer avec un brabant et deux chevaux, pour aller à une autre terre. Etant sur le point de monter une côte et voyant ses chevaux assez rétifs, il monta sur l'un d'eux. Mais les deux chevaux prenant le galop de charge, aussitôt le brabant se décrocha et resta en route. Les chevaux coururent alors de plus belle et font tomber le jeune homme, qui se trouve avoir les deux pieds entourés par un trait. A 500 mètres plus loin, une maille se rompt, usée par la route, et le cultivateur qui était toujours pris par les pieds, se trouve dégage. Le cordeau, qu'il avait toujours à la main, arrêta les chevaux; et aidé par un jeune garçon boulanger, le cultivateur se releva. Il avait un bras démis, les habits en lambeaux et les chairs arrachées par les cailloux de la route, le menton tendu et des contusions sur tout le corps.

CONDE-LES-HERPY.



UNE BRUTE. — Sur le pont de la Moselle un garde particulier rencontra un manoeuvre qui lui reprocha d'avoir porté plainte contre lui. Aussi ce dernier tomba-t-il à bras raccourcis sur le malheureux garde qui fut renversé, roné de coups, et qui ne dut son salut qu'au passage d'un entrepreneur de maçonnerie qui put mettre la brute en fuite.

CHARMES.



GRAVE ACCIDENT. — Parti à bicyclette pour faire sa tournée, un épicier en gros se trouvait dans une côte sur la route d'Annelles, quand, ayant heurté une pierre, sa machine dérapa. Le malheureux épicier tomba lourdement sur le sol et demeura inanimé, le crâne fracturé.

RETHEL.

COUP DE COUTEAU. — Il y a quelques jours, vers 11 heures du soir, deux jeunes gens, âgés respectivement de 16 à 20 ans, se prenaient de querelle et en venaient bientôt aux coups.

A un certain moment, l'un se sentant le plus faible sortit un couteau de sa poche et en frappa au côté droit son adversaire. Celui-ci s'affaissa perdant le sang en abondance. Son état est très grave et les médecins n'osant encore se prononcer sur les suites de sa blessure.

Le premier a été arrêté et écroué à la maison d'arrêt de Montmédy.

LA NEUVILLE.



BATAILLE ENTRE ITALIENS. — A neuf heures du soir, un Italien était accosté par un de ses compatriotes. Une discussion s'éleva aussitôt entre eux. Le premier, qui était armé d'une matraque, en frappa furieusement son adversaire à la tête. Le blessé dut être transporté à l'hôpital tandis que son agresseur était arrêté.

BESANCON.



UNE AUTO QUI VERSE. — Un habitant de Bretagne revenait dans l'automobile d'un de ses amis, lorsqu'à un tournant, la voiture capota et les voyageurs furent projetés sur le sol. Le premier resta pris sous la voiture et il fallut l'intervention de deux maçons qui travaillaient dans une ferme voisine pour le dégager. Ses blessures sont sérieuses.

LUNÉVILLE.

LA CHASSE AU TIGRE

(Histoire de Mi-Carême.)

La poignée de confetti le frappa en plein visage, au moment où il s'y attendait le moins.

Haussant les épaules, il brossa son chapeau d'un coup de mouchoir et me dit :

— Faut bien que les enfants s'amuse !
— Allons, lui fis-je, vous voilà encore, Dmitri, dans vos idées noires...

— Non, me répondit-il, c'est un fait que je constate : la foule, ici, est en délire, comme ailleurs du reste, elle a ses jours de folie. Le carnaval... la mi-carême... il faut bien que jeunesse se passe... la mi-carême ! Je pourrais vous dire une aventure bizarre qui m'est arrivée à moi, et qui est certes le conte carnavalesque le plus curieux que je connaisse.

— Dmitri, dis-je à mon ami, je vous sais quelque peu facétieux, aussi allez-vous probablement me dire une croustillante histoire...

— Nullement, répliqua Dmitri, mon conte a ceci pour lui qu'il est dramatique et parfaitement authentique. Savez-vous ce qu'on appelle « chasser le tigre » ?

— Mais naturellement... la chasse au tigre en Asie... en Afrique...

— Vous n'y êtes pas du tout... Je vous parle de la chasse au tigre dans un pays où il n'y en a pas.

— Dmitri, fis-je alors, vous essayez de me mystifier probablement...

Il hocha de la tête, puis avec son bon sourire, me dit :

— Connaissez-vous Pétersbourg ?

— Mais non, mon ami. Vous savez bien, qu'en bon Parisien que je suis, je n'ai guère été au delà de la banlieue, sinon pour aller me tremper les pieds dans l'onde amère qui baigne les rives de Dieppe ou de Trouville.

— C'est un tort. Vous autres, Français, vous ne voyagez pas assez... Mais ceci m'éloigne bien du récit que je voulais vous faire... Je vous ai parlé d'une chasse au tigre, j'y arrive... Il y a quelque dix ans, un de mes compatriotes, que nous appellerons le prince Sonia, si vous le voulez bien, — et pour ne pas le nommer — sortait un soir de mi-carême d'un restaurant de nuit où il venait, en compagnie d'amis, de fêter plus que de raison la dive bouteille...

Sonia était un étrange garçon, quelque peu neurasthénique par moments, obsédé même d'idées de suicide.

Après avoir quitté ses compagnons, sans leur donner un mot d'explication, il déambula par les rues de la ville sans même savoir où le portaient ses pas et se trouva bientôt au bord de la Néva.

Voyant un pont devant lui, il suivit cette voie; puis, soudain, s'arrêta au milieu, s'accoudant des deux bras au parapet.

De son regard vague, il suivait le sombre courant, quand, brusquement, il voulut enjambrer la galerie de pierre.

Il se sentit alors frapper sur l'épaule et, comme il se retournait, un homme, qui avait vu son geste, lui dit à brûle-pourpoint :

— Vous en avez donc assez de la vie ?

Cette question surprit Sonia, qui ne comprenait pas pourquoi on venait ainsi l'ennuyer dans un des moments les plus troublés de son existence.

— Et qu'est-ce que ça peut bien vous faire ? s'écria-t-il en se croisant les bras. Ne suis-je pas libre de faire de ma peau ce que bon me semble ?

— Si, si ! répliqua l'inconnu. Seulement, si réellement vous avez l'intention de vous détruire, vous pourriez peut-être me rendre un petit service auparavant. Vous n'en mourrez pas moins pour cela; moi j'y gagnerai quelque argent et vous ferez, je vous l'assure, un grand plaisir à une bien jolie femme...

Le prince, tout interloqué, regarda son interlocuteur, en se demandant, s'il n'avait pas affaire à un fou.

L'autre ne lui laissa pas le temps de la réflexion et murmura à voix basse :

— Puisque votre idée de vous tuer est bien arrêtée, peu doit vous importer le genre de mort. Au lieu de vous suicider bêtement, je viens vous offrir une manière de quitter la vie de façon assez sportive... Une chasse au tigre, cela vous va-t-il ?

— Une chasse au tigre ? Que voulez-vous dire ?

— Nous sommes mal ici pour causer. Si vous le voulez bien, nous nous rendrons dans ce café, là-bas en face, où nous pourrions causer tout à notre aise.

L'aventure semblait tellement bizarre au prince, qu'il accepta.

Quand les deux hommes se trouvèrent assis côte à côte, l'inconnu, regardant Sonia bien en face, lui dit :

— Voilà. Ce sont des gens comme vous que je voudrais rencontrer tous les soirs...

— Pourquoi ? fit le prince.

— Parce que vous feriez ma fortune et que je pourrais bien vite me retirer des affaires.

— Qui donc êtes-vous ? s'écria Sonia, en le scrutant du regard.

— Moi ? la providence de ceux qui veulent se suicider... Oh ! ne cherchez pas à comprendre, je vais vous expliquer ça tout de suite. Il y a un tas d'imbéciles qui en ont assez de la vie...

Le prince eut un haut-le-corps.

— Soit dit sans vous offenser, jeune homme ! Mais ces gens-là vont stupidement finir leurs jours en faisant un saut dans l'onde, à moins

qu'ils ne se fassent sauter la cervelle d'un coup de revolver... C'est idiot. Pourquoi ne pas venir en aide aux personnes désireuses de se suicider, en leur permettant d'en finir de façon sportive?... C'est de là que m'est venue l'idée de la « chasse au tigre »...

Quelques mots d'explication vous suffiront pour comprendre ce dont il s'agit. Dans un pavillon, où je vous conduirai tout à l'heure si vous le voulez bien, je mets deux désespérés en présence; on tire au sort qui sera le tigre et le chasseur. Ce dernier est armé d'un revolver à six coups : le tigre, lui, est muni d'une clochette.

Laissant ces deux personnes aux extrémités d'une pièce où je les ai fait entrer, j'éteins toute lumière, et je laisse le chasseur tirer le tigre dans l'obscurité.

Ce dernier doit faire tinter sa clochette, de façon à faire savoir à son adversaire l'endroit approximatif où il se trouve : les six balles tirées, si le tigre n'est pas tué, je donne un peu de lumière et la bête pourchassée devient chasseur à son tour : la clochette change de main, le sport continue...

— Mais c'est horrible ce que vous me dites-là... Vous forcez ces gens à s'assassiner...

— A s'assassiner ?... Jamais de la vie... Je les aide, simplement, à s'entre-tuer... où est le mal ?... Puisqu'ils sont décidés à se suicider... autant que je profite de leur imbécillité...

Le prince considéra son interlocuteur quelques instants et, devant tant d'impudence inconsciente, il ne put s'empêcher de sourire.

— Vous êtes, monsieur, le plus fielleux coquin qu'il m'ait jamais été donné de voir... Et ce pavillon, où est-il ? Montrez-moi le chemin...

Puis, jetant un louis sur la table sans attendre qu'on lui rendit sa monnaie, Sonia sortit par la porte que l'inconnu ouvrait devant lui.

Durant tout le trajet, les deux hommes n'échangèrent que quelques mots.

— Qui est cette femme, dont vous me parliez ?

— Je n'en sais rien, fit l'autre. Elle connaît mon établissement et est venue « chasser le tigre ».

— Une folle probablement ?

— Pas plus folle que vous n'êtes fou... Elle en a assez de la vie... Un point c'est tout...

Sonia se tut quelques instants, se demandant si, réellement, il ne rêvait pas tout éveillé.

Comme ils approchaient d'une maison isolée, en bordure de la route, l'homme dit aussitôt :

— Nous voici arrivés.

Dans un salon spacieux, qu'aucun meuble n'ornait, une femme se tenait debout, le visage couvert d'un loup de velours noir.

Elle avait un costume de pierrette, qui lui allait à ravir.

Le prince l'examina tout à loisir et, le tenancier du lieu ne faisant pas les présentations, Sonia, retirant poliment son chapeau, murmura :

— Madame, il paraît...

— Oui, je sais, répliqua-t-elle, que nous allons nous entre-tuer... Etes-vous le tigre ? Suis-je le chasseur ?

Pardon ! fit l'homme qui venait d'introduire le prince. Nous avons ici des règles bien établies : le sort doit décider des rôles que vous allez jouer.

On tira à la courte paille : la jeune femme eut la chance d'être la chasserresse, le prince était le tigre.

Une porte se referma avec bruit, les lumières s'éteignirent, et seule une clochette tinta dans l'obscurité.

Rapidement les coups de feu retentirent, se succédant vivement...

Six détonations...

Le tenancier du lieu maudit revint aussitôt, tenant une lampe à la main puis, tout surpris, s'écria :

— Comment ! vous n'êtes pas morts, l'un ou l'autre ? Mais alors tout est à recommencer. Vous, mademoiselle, prenez cette clochette, et vous, monsieur, à votre tour de faire le chasseur...

Le prince prit l'arme que l'homme venait de recharger, puis s'approchant de la pierrette, lui dit :

— Mademoiselle, puisque je vais tout à l'heure mettre fin à vos jours, vous me permettrez bien de voir votre visage. Relevez ce loup, je vous en prie...

Surprise, la jeune femme arracha le masque et Sonia, jetant alors son arme à terre, s'écria :

— Ce serait vraiment faire injure au Créateur que de détruire l'un de ses chefs-d'œuvre. Vous êtes trop belle, mademoiselle, et trop jeune aussi, pour mourir aussi follement. Quant à ce cuistré...

Et du doigt, le prince montrait l'homme qui l'avait introduit.

— Il ne mérite même pas, ajouta-t-il, une balle dans la peau. Permettez-moi, mademoiselle, de vous remettre en voiture. Rentrez chez vous. Tout ceci n'est qu'un mauvais rêve... Oublions-le... C'est le cauchemar d'une nuit de mi-carême...

(Reproduction interdite.)

Les Faits-Divers
de la Semaine
(Suite et fin).

EXPLOIT D'IVROGNE. — Un couvreur était en train de boire dans un débit. Il était dans un état complet d'ivresse. Sur une observation de la patronne, il devint furieux et mit à briser des verres et des bouteilles et à menacer le débitant.

Celle-ci prit alors une bouteille et en trappa l'ivrogne qui fut blessé à la tête.

On conduisit le blessé à l'Hôtel-Dieu. Son état n'est pas grave. Il a refusé de porter plainte.

NANTES.

PIÉTINÉ PAR UNE VACHE. — Le domestique d'un cultivateur était occupé à traire les vaches, quand l'une d'elles le piétina, lui faisant de multiples contusions dans la région abdominale gauche, qui entraîneront un chômage d'une quinzaine de jours.

THIERGEVILLE.



UN VOL EN PLEIN JOUR. — A 10 heures du matin, un industriel se rendait dans une banque où il touchait 5 000 francs qu'il plaçait dans un portefeuille enfoncé dans une poche intérieure de son paletot. Puis il traversa la rue et entra dans la maison d'un architecte. Dans le couloir de cette maison, un individu lui demanda un renseignement. En même temps, il lui portait des coups de poing au visage. Lui enlevait son portefeuille et prenait la fuite.

NANTES.



ENFANT ÉBOUILLANTÉ. — Pour se débarrasser de son jeune enfant une mère infame lui versa sur le corps le contenu d'une bassine d'eau bouillante. Horriblement brûlé, le pauvre petit est mort dans les plus cruelles souffrances. Cette mère indigne a été arrêtée.

LE HAVRE.

MUTILÉ VOLONTAIRE. — Le commandant de la section spéciale des disciplinaires de l'île Tahitiou a dirigé d'urgence sur l'hôpital maritime de Cherbourg, un soldat détoné qui s'était mutilé volontairement le pied gauche avec sa fourchette.

Le soldat s'était servi du talon de son soulier pour enfoncer plus profondément la fourchette, voulant éviter d'aller à l'exercice.

CHERBOURG.



ACCIDENT. — Sans domicile fixe, un conducteur de bestiaux avait demandé l'hospitalité à un cultivateur qui lui permit de coucher dans le grenier de l'étable. Le pauvre homme gravit l'échelle en tenant une lanterne à la main. Tout à coup, il perdit l'équilibre et tomba dans l'étable sur sa lanterne. De plus il fut piétiné par les animaux.

ANGERVILLE-L'ORCHER.



LE REVOLVER ET LE FUSIL. — Attablés dans un débit, trois manoeuvres se prirent de querelle au moment de payer les consommations. Ils sortirent enfin leurs revolvers et menacèrent le patron. Celui-ci se jura en état de légitime défense. Il saisit son fusil tandis que les buveurs faisaient pleuvoir sur lui une grêle de bouteilles. Alors, le débitant fit feu et blessa sérieusement aux jambes un de ses agresseurs.

NANTES.

Dramatique odyssée de trois enfants

Il y a huit jours, un jeune garçon et deux fillettes quittaient, à Orléans, le domicile de leurs parents, habitant le même immeuble, pour venir chercher fortune à Paris.

Le trio avait quelque argent qui fut vite épuisé. Le jeune garçon chercha vainement du travail dans des fabriques. Et l'on refusa de l'admettre dans les asiles de nuit parce qu'il ne put exhiber aucun papier.

De guerre lasse, nos robinsons couchèrent sur des bancs et furent en butte aux sollicitations de gens sans aveu.

Il y a trois nuits, le jeune homme mit en fuite, à coups de pied et de poing, deux apaches qui voulaient emmener, de force, les fillettes. Enfin, las d'avoir faim, le jeune homme abordait, place Cambronne, un gardien de la paix et lui contait son infortune.

L'agent conduisit le trio au commissariat de la place de Vaugirard. Là, le commissaire, après avoir fait manger les trois fugitifs, s'est occupé de les faire rapatrier.

Divorce tardif

A Auxerre, une femme de 87 ans, demeurant dans une commune des environs, intente une action en divorce contre son mari, âgé de 93 ans, se basant sur des injures. Les témoins ont été entendus.

Le cambriolage d'un poste de police

Trois malfaiteurs ont tenté, pendant la nuit, vers une heure, de cambrioler le poste de police du deuxième arrondissement de Brest. Ils avaient déjà fracturé la porte du poste et allaient pénétrer dans celui-ci, quand le commissaire du quartier, qui travaillait dans son cabinet, accourut armé de son revolver qu'il braqua sur eux.

Les malfaiteurs prirent aussitôt la fuite. Ils sont activement recherchés.

Une aventure d'Ivan Tourgueniev

Aux archives du gouvernement d'Orel, où l'on vient de procéder à une révision, on a constaté la disparition d'un curieux document.

C'est un procès-verbal dressé par le commissaire de police de Mzentk sur « les excès du gentilhomme Ivan Tourgueniev », en 1834, époque où le célèbre romancier russe était encore étudiant.

Le jeune homme ne voulut pas que sa mère vendît une fille de paysans, Louscha, qui était sa camarade d'enfance, et à laquelle il avait appris à lire et à écrire. Il enleva sa petite amie et la cacha dans la maison d'un paysan.

La mère de Tourgueniev s'adressa alors à la police et le commissaire, accompagné d'agents, vint pour emmener de force la jeune serve, Tourgueniev, armé d'un fusil, menaçait de tuer quiconque s'approcherait. Le commissaire jugea alors prudent de se retirer, mais il ne le fit pas sans dresser un procès-verbal en règle sur « les excès du gentilhomme Tourgueniev ».

Les lenteurs judiciaires

Le 4 mars 1904, la première chambre du tribunal de la Seine commit trois médecins experts afin d'examiner l'état mental de M. Bertie Marriot, qui réclamait 50 000 francs de dommages au docteur Ferré, de Bicêtre, pour ce qu'il prétendait que celui-ci l'avait arbitrairement interné.

M. Bertie Marriot fit appel. Et le procès revenait — après huit ans ! — devant la première chambre de la cour.

Or, depuis, l'avocat de M. Bertie Marriot, M^e Barboux, est mort ; l'avocat de M. Ferré, défendeur, est mort ; les trois médecins experts sont morts....

De sorte que tout est à recommencer !!!

Une puce préhistorique

Dans la célèbre collection d'ambres laissée par le professeur Klebs, le docteur Dampf vient de faire une découverte fort intéressante. Il a trouvé insérée dans un morceau d'ambre jaune une puce pétrifiée. Elle appartient à l'espèce des *palaeopsylla* encore très répandue de nos jours, et a dû avoir vécu en parasite d'un mammifère. Ce fait est d'autant plus intéressant que jusqu'ici on n'a trouvé aucun os fossile de l'époque des forêts d'ambre jaune, qui tombe dans la forêt tertiaire.

La découverte de la puce permet de conclure à l'existence des mammifères dans cette époque. De plus, on a, toujours par voie de déduction, pu établir que l'animal hospitalier au parasite était un rongeur habitant une caverne, car la puce préhistorique n'avait pas d'yeux. L'âge de cet insecte préhistorique est évalué à des milliers d'années.



Concours n° 39 (8 séries)

LES HÉROS DE LA MER

SIXIÈME SÉRIE

Vous connaissez tous, mes chers amis, les prouesses accomplies chaque semaine par ces courageux sauveteurs qui, au péril de leur vie, vont d'un cœur joyeux arracher aux flots en furie les malheureux naufragés.

Nous publions, — et cela fera l'objet du présent concours — la silhouette de huit de ces braves.

Pour connaître le nombre des victimes arrachées par eux à la mer il vous suffira de prendre la première lettre de chacun des objets, signes, chiffres, représentés sur chacun des pavillons placés au centre de la bouée. Ces lettres mises en ordre formeront un nombre. C'est ce nombre que nous vous demandons de nous dire.

Ce concours comprendra huit séries. Lorsque paraîtra la huitième série, nous vous indiquerons la date à laquelle vous devrez nous envoyer ensemble les huit réponses.

Tout envoi partiel sera éliminé d'office. Les huit solutions devront être adressées à M. Lecoq, 75, rue Dareau, Paris. Prière de n'y joindre ni timbres, ni mandats.

Tous envois recommandés ou insuffisamment affranchis seront rigoureusement refusés.

Indiquer nettement sur l'enveloppe d'envoi le nom ou le numéro du concours.

Il est indispensable d'envoyer avec les huit solutions, les huit bons de concours qui se trouvent au bas de cette page.

LISTE DES PRIX

1^{er} Prix : Un splendide phonographe à disques Pavillon fleur recoube, saphir sorti et 5 disques à saphir enregistres double face. — 2^e Prix : Un magnifique Samovar, complet. — 3^e et 4^e Prix : Une ravissante pendulette avec sujet biscuit de Saxe. — 5^e et 6^e Prix : Un très beau service comprenant une timbale, un rondet, un coquetier, dans un écriin. — Du 7^e au 13^e Prix : Une très jolie glace biseauté avec trumeau. — Du 14^e au 26^e Prix : Un ravissant bracelet jonc, plaqué or. — Du 27^e au 50^e Prix : Un charmant porte-monnaie. — Du 51^e au 100^e Prix : Un joli tableau avec son cadre. — Du 101^e au 150^e Prix : Une délicieuse breloque porte-bonheur.

Concours n° 40 (6 séries)

APRÈS LE CRIME

CINQUIÈME SÉRIE

Il a fui, le criminel errant au hasard des chemins, dans la crainte perpétuelle de l'arrestation. C'est le commencement de l'expiation car il ne connaît plus de repos. Des mots hantent son cerveau qui l'annihilent et le terrassent; d'autres mots indiquent ses tortures physiques ou morales.

Quels sont ces mots, chers lecteurs ?
Voilà de quelle façon vous procéderez pour les trouver : Vous déchiffrez comme un rebûs la figure qui se trouve dans la case supérieure; vous inscrirez le mot trouvé à la place des points de la case inférieure et vous remplacerez les traits par les lettres qui y sont dissimulées. Pour rendre ces applications plus claires nous avons, dans la première série du présent concours, supprimé les traits et mis les lettres en leur bonne place; vous aurez donc seulement à substituer aux points les lettres formant le nom de l'objet représenté au-dessus.

Ce concours aura 6 séries. Lorsque paraîtra la sixième série, nous vous indiquerons la date à laquelle vous devrez nous envoyer ensemble les six réponses.

Tout envoi partiel sera éliminé d'office. Les six solutions devront être adressées à M. Lecoq, 75, rue Dareau, Paris. Prière de n'y joindre ni timbres ni mandats.

Tous envois recommandés ou insuffisamment affranchis seront rigoureusement refusés.

Indiquer nettement sur l'enveloppe le nom et le numéro du concours.

Il est indispensable d'envoyer, avec les six solutions, les six bons de concours qui se trouvent au bas de cette page.



LISTE DES PRIX

1^{er} Prix : Un magnifique service de table pour douze couverts, de 74 pièces comprenant notamment : 4 douzaines assiettes plates, 4 douzaines assiettes creuses, 4 soupères, 1 saladier, 1 saucier, 1 légumier, 3 plats ronds assortis, 1 plat creux 2 plats ovales. — 2^e Prix : Un splendide médaillon pendentif porte-photographie émail sur argent avec motif. — Du 3^e au 5^e Prix : Une très jolie

glace face à main. — Du 6^e au 20^e Prix : Un très beau portefeuille porte-cartes. — Du 21^e au 41^e Prix : Une ravissante trousse de poche. — Du 42^e au 100^e Prix : Une délicieuse breloque porte-bonheur.

Policier assassin

On annonce de Saint-Petersbourg qu'une femme divorcée de conseiller d'Etat a été assassinée par un ancien agent de police, chez lequel elle avait loué une chambre.

Le vol est le mobile du crime, mais le misérable n'a pu trouver que six roubles.

UN MONSIEUR offre gratuitement de

faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczéma, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert, et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

CHAUVES-IMBERBES

Pour posséder Belle Chevelure ou Superbes Moustaches, demandez à NIOLET, 2, rue Amélie, PARIS, sa méthode gratuite.

TUE-GIBIER & TUE-MOINEAUX

sans feu, ni bruit, ni fumée, à 30 mètres, 3 balles et petits pombs. Le Tue-Gibier permet de tuer plusieurs coups de terre ou sur les cimeaux d'un poste à feu. Prix 4 fr. ; autre 6 fr. ; plus fort 12.50. Poudrovan, 16.60 et 22.00. Demandez le Catalogue des Armes nouvelles; à air comprimé, etc., envoyé franco gratis. Ecrire à E. RENOM, ing.-labr., 23, r. St-Sabin, Paris.

SCIENCE MAGIE

Il n'existe pas de livre plus merveilleux à connaître. Il fournit les moyens d'obtenir toutes les faveurs que l'on désire, de découvrir les secrets les plus cachés, de savoir ce qui se passe dans les maisons voisines, de guérir l'ivrognerie et une foule de maladies, de donner des sorts ainsi que de s'en préserver, de connaître l'avenir, de prendre à la main les oiseaux et les poissons, de se rendre invulnérable, de gagner aux jeux et aux loteries, de dominer tout le monde, de réussir dans ses entreprises, etc., etc. — Demander Notice gratuite. — Ecrire n'engage à rien. Ecrivez: M. CHAUVEL, Libraire, 17, rue Lafontaine, Paris.

INFAILLIBLE ET SERIEUX

Pour soumettre, même à distance, une personne au caprice de votre volonté, demandez à M. STEFAN, Boulev. St-Marcel, 72, Paris, son livre Forces Inconnues. GRATIS

MAGIE NOIRE et SORCELLERIE

Livre merveilleux dévoilant tous les secrets : pacte avec les démons; découverte des trésors; philtre triomphateur d'amour; prédiction de l'avenir; pour gagner aux loteries et au jeu; pour jeter ou détruire un sort; pour se rendre invisible; faire réussir projet de mariage; tous les secrets des guérisseurs; domination des volontés; pouvoir irrésistible assurant réussite et fortune. — Notice gratis. — Ecrire Maison Grésil, 2, rue Amélie, Paris.

POUR 40 CENTIMES

en timbres poste
Envoi franco petite boîte
POMMADE MOULIN

qui guérit toutes les Maladies de Peau
BOUTONS, GERÇURES, CREVASSES
et rend en 2 Jours les Mains douces et blanches
40 ans d'existence, 4 millions de guérisons
Petite boîte 0fr. 40, Le Pot 2fr. 60
Pharmacie MOULIN 30, Rue Louis-le-Grand
PARIS. (et bonnes Pharmacies)

BON N° 6 **CONCOURS N° 39** BON N° 6
LES HÉROS DE LA MER
Conserver ce bon et nous l'envoyer à la date que nous indiquerons.

Prix des Abonnements:
FRANCE: 6 francs par an — ÉTRANGER: 8 francs par an
Les Abonnés reçoivent comme Prime gratuite
L'AUBERGE ROUGE DE PEYRABEILLE
Ouvrage d'une valeur de 5 francs. Joindre 0 50^e pour recevoir franco à domicile.)
Adresser les demandes: 75, rue Dareau, Paris.

BON N° 5 **CONCOURS N° 40** BON N° 5
Après le Crime
Conserver ce bon et nous le retourner à la date que nous indiquerons.



ENGLOUTIS DANS LA MINE. — Un accident s'est produit au puits L de la mine Oespel, près de Dortmund. Un pilier soutenant une galerie s'étant rompu, plusieurs ouvriers furent engloutis sous les décombres.
ALLEMAGNE.

TROIS ENFANTS BRULÉS VIFS. — Un incendie violent a éclaté à Lachen. Trois enfants, âgés de deux à six ans, qui étaient restés enfermés dans un appartement, en l'absence de leurs parents, ont été brûlés vifs.
SUISSE.

GRAVE COLLISION. — Une grave collision s'est produite vers minuit, à l'angle du quai des Tuileries et de la place de la Concorde, entre une automobile de place et un tramway de la ligne Louvre-Ver-sailles. Le choc fut si violent que l'automobile fut renversée et littéralement réduite en miettes. Les quatre voyageurs qui s'y trouvaient furent blessés : l'un d'eux est dans un état assez grave.
PARIS.

HORRIBLE SUICIDE. — Neurasthénique, une femme de quarante-cinq ans avait résolu de se suicider. Elle s'enferma dans un petit cabinet, fixa au plafond un piton solide, auquel elle attacha une corde à nœud coulant. Ceci fait, elle monta sur un tabouret, se passa le nœud coulant au cou, arrosa ses vêtements de pétrole, y mit le feu, et renversant le tabouret, resta pendue. Elle fut ainsi carbonisée.
PARIS.



UN INSTITUTEUR ASSASSINÉ. — Au moment où un instituteur regagnait Ain-Bessem, en voiture, en compagnie d'un jeune indigène, passait près d'un fossé profond, trois indigènes armés de fusils surgirent et le fusillèrent à bout portant. Il tomba raide mort, et, son compagnon de route, après avoir vu les bandits gagner le large, se tapit près du cadavre de son maître. Puis, n'entendant plus aucun bruit, il alla donner l'alarme.
ALGÉRIE.

EXPLOSION DE CHAUDIÈRE. — Dans un peignage de laine, une chaudière fait explosion, démolissant la façade de l'usine. Trois ouvriers chauffeurs, cherchant à fuir par une fosse avoisinant un trou de sauvetage, ont été ensevelis sous les décombres, où ils ont trouvé la mort. Une douzaine d'autres ouvriers qui trouvaient près d'eux ont été projetés contre les parois de la salle des machines et grièvement blessés.
TOURCOING.



ACCIDENT D'AUTOMOBILE. — Un jeune prince marocain, cousin de Moulay Hafid, qui faisait ses études en Angleterre, essayait une nouvelle automobile, lorsque le véhicule se renversa. Le prince blessé, mourut le soir même.
ANGLETERRE.



ATTENTAT CONTRE UN BIJOUTIER. — A Zurich, un étranger s'est présenté chez un bijouillier de la Bahnhofstrasse, pour acheter une bague. Au moment où le commerçant lui présentait le bijou demandé, l'étranger le frappa à la gorge avec un instrument tranchant. Le bijoutier eut encore la force de se traîner hors du magasin pour demander du secours. Le criminel, qui s'était enfui, put être arrêté près de la gare par des passants qui le livrèrent à la police.
SUISSE.



UN FONCTIONNAIRE DEVIENT FOU. — Un sous-directeur des contributions indirectes se trouvait dans le bureau du préfet maritime. Tout à coup, il déclara que la France était perdue et tirant de sa poche un browning chargé, le brandissant en gesticulant, parcourut le cabinet de l'amiral et celui des aides de camp en tenant des propos de plus en plus incohérents. Des agents de la Sûreté purent enfin s'emparer de lui.
TOULON.



ACCIDENT MORTEL. — Une automobile arrivait sur le terrain qui avait lieu un concours de ski, à Madrid. Par suite d'une erreur de la voiture versa. La femme sous-secrétaire d'Etat au ministère de la Justice et les filles d'un ex-ministre se trouvaient. L'une de celles-ci a été tuée ; l'autre, ainsi que la femme du sous-secrétaire d'Etat, a été grièvement blessée.
ESPAGNE.



BAGARRE SANGLANTE. — Une violente bagarre a éclaté à Mancieulles. Un homme a été tué. Un débitant a été grièvement blessé. Une dizaine d'individus, dont quatre sont actuellement connus, ont pris part à cette scène sanglante, armés de couteaux à cran d'arrêt.
BRIEY.

JEUX D'ENFANTS. — Dans une rue de Berlin des enfants s'amusaient avec un revolver. A côté d'eux une jeune femme était assise sur un banc. Tout à coup, une détonation se fit entendre. La femme poussa un cri et tomba sur le banc atteinte d'une balle dans le dos. Les enfants effolés, disparurent dans les rues voisines.
ALLEMAGNE.